

A

0
0
0
8
7
8
1
7
8
3



SOUTHERN REGIONAL BOARD EXHIBIT

Ex libris

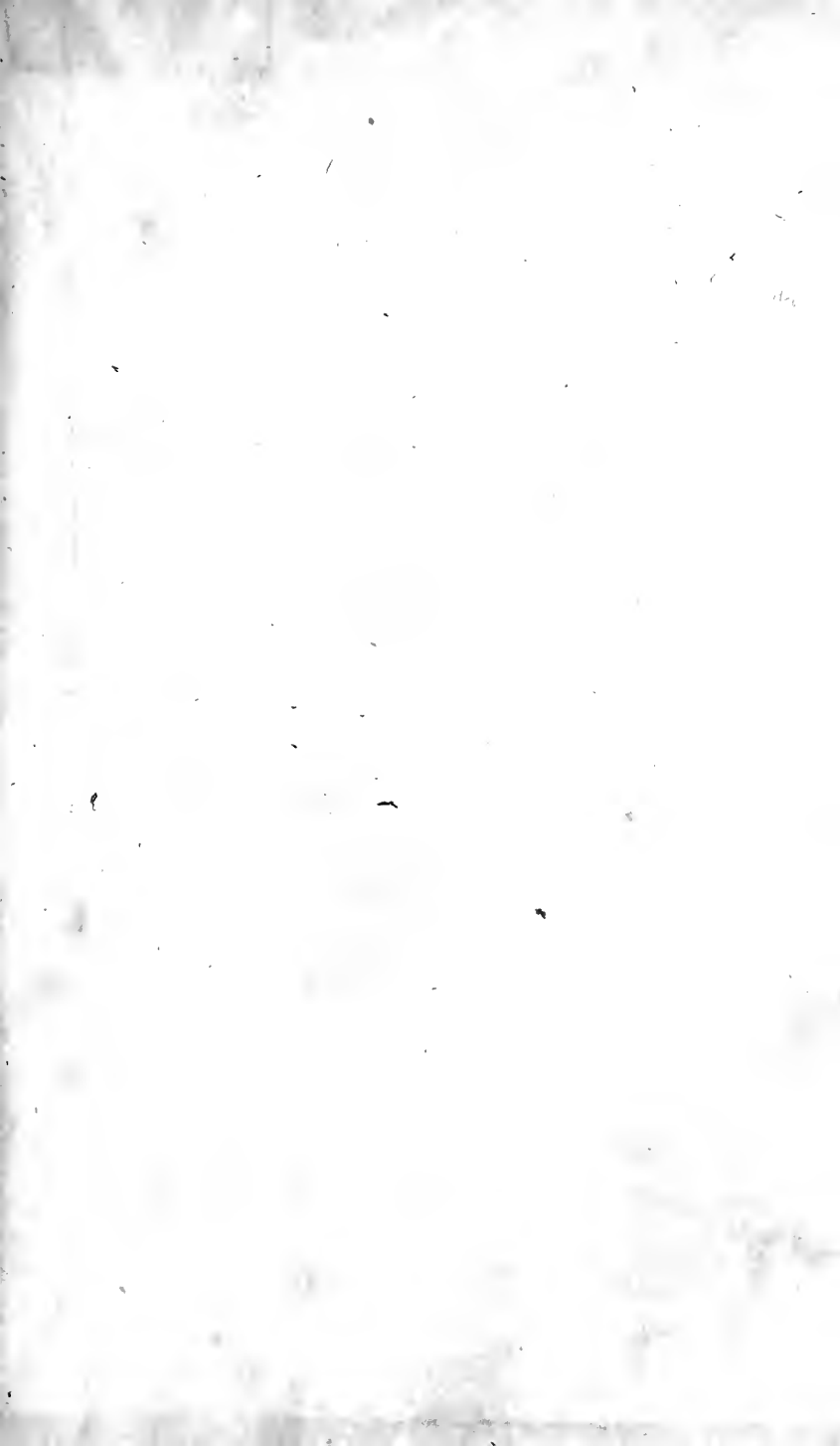
VIOLET LE DUC.

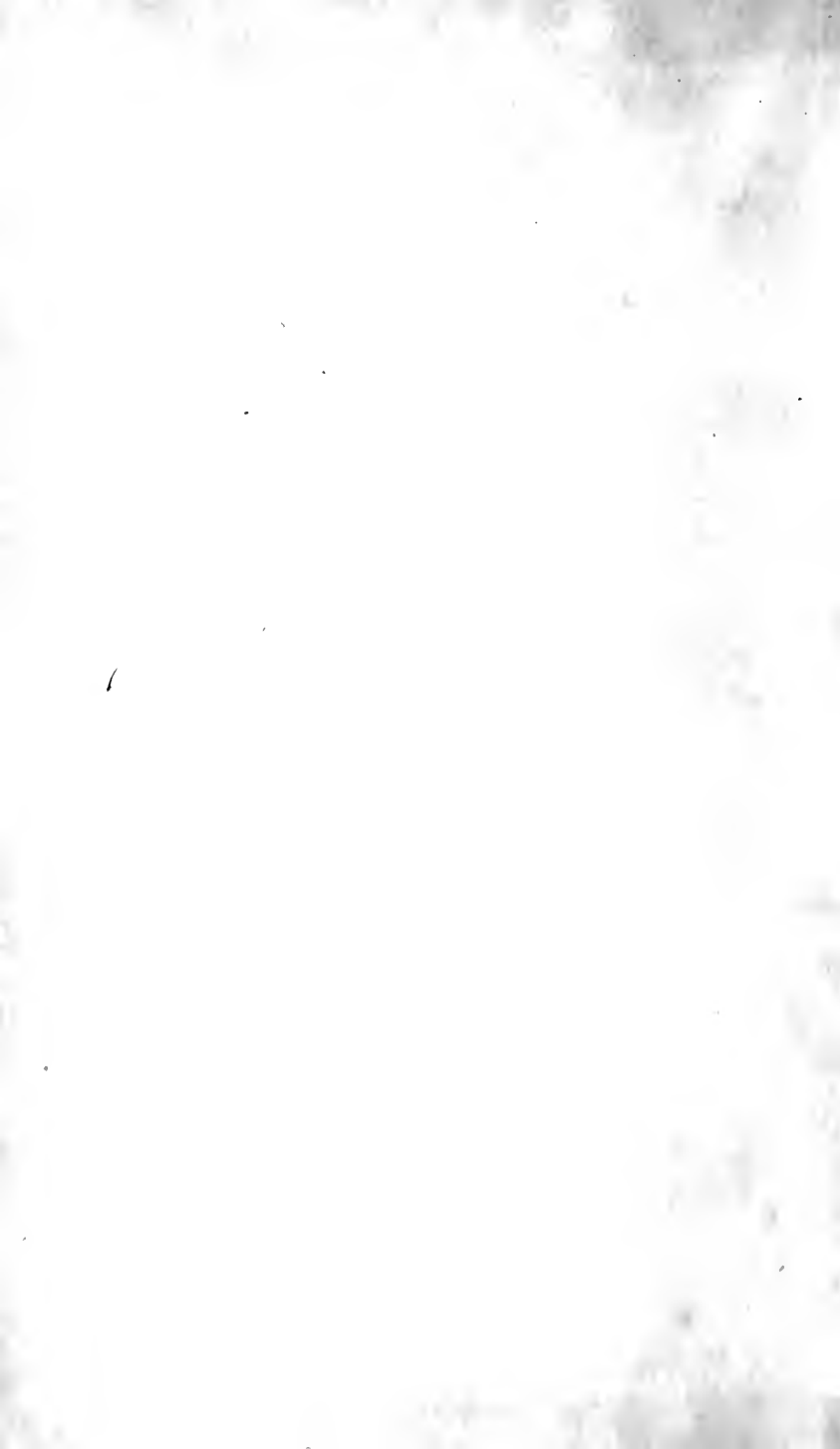
Edition originale

(Tchomazine t. V, 314.)

Peu jamaïque imprimée

Ex Violet le Duc





PARIS SAUVÉ,

TRAGÉDIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

MAILLARD

O U

PARISSAUVÉ,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES EN PROSE;

(Sujet tiré de l'Histoire de France, année 1358.)

PAR M. SEDAINE,

De l'Académie Française.

Tragicus Plerumque dolet sermone pedestri. (Horace.)

Prix trente sols, broché.

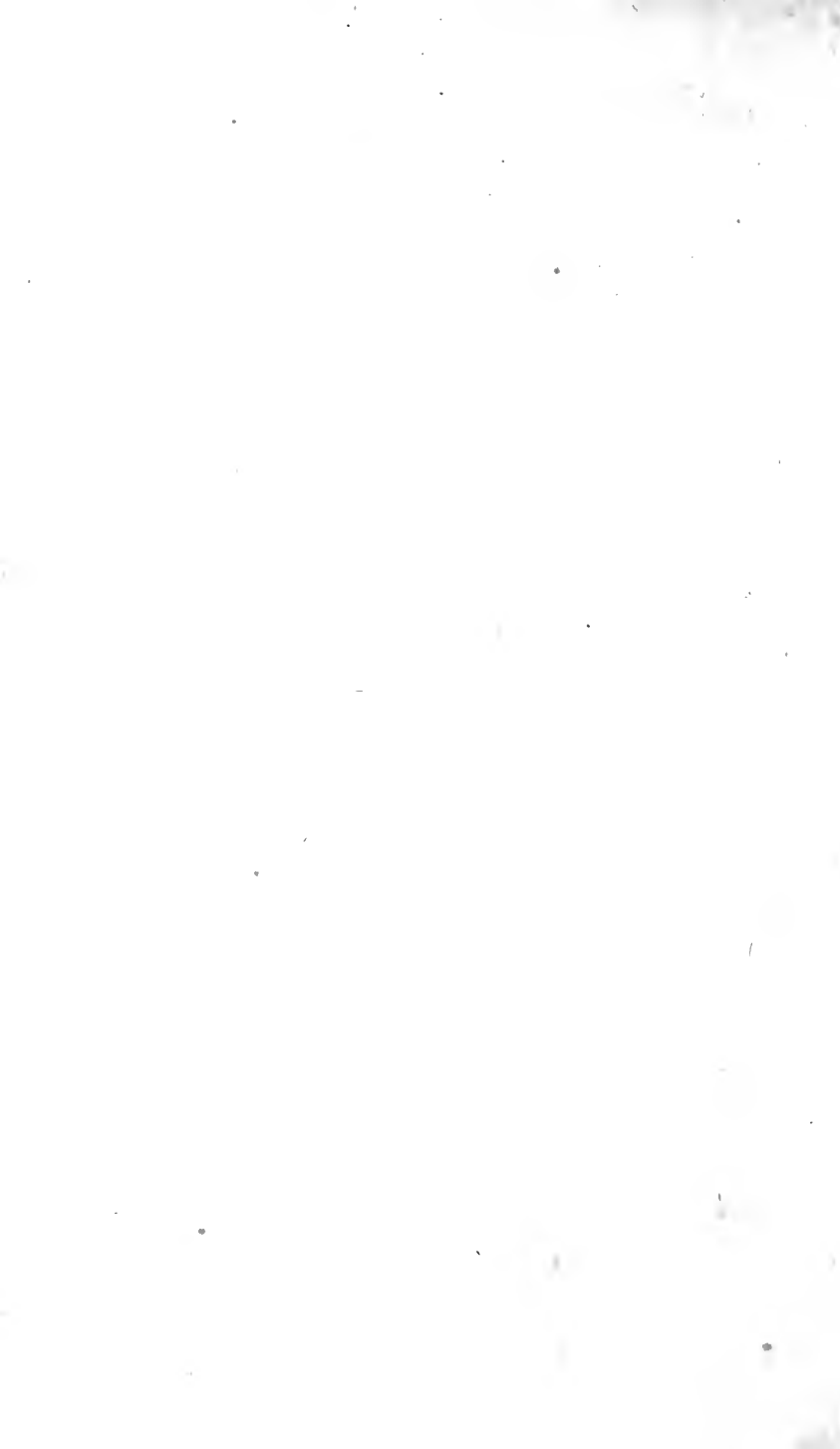


A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai des
Augustins, à l'Immortalité.

Ou chez l'Auteur, au Louvre.

1 7 8 8.



É P I T R E
D É D I C A T O I R E
A L' I M P É R A T R I C E
D E T O U T E S L E S R U S S I E S. (1)

*M*ADAME :

*LE plus grand de vos bienfaits
envers moi , est la permission de
vous dédier cet Ouvrage.*

(1) L'Impératrice a bien voulu agréer cette Épître
au mois de Mai 1781,

Il n'a pû dans ma patrie parvenir aux honneurs de la représentation ; mais vous voulez bien ordonner qu'il les obtienne sur votre Théâtre Impérial : le dedommagement est trop précieux pour que je me plaigne de sa première infortune.

Si on ne me permettoit qu'une seule question sur le mérite d'un Souverain , je demanderois , aime-t-il la vérité ? lui fait-il ouvrir toutes les portes de son Palais ? va-t-il au-devant d'elle ? & d'après la réponse , je bénirois le ciel ,

DÉDICATOIRE. vij

*ou je gémirois sur le sort de ses
peuples.*

*Dé tous les moyens que peut
employer la vérité pour approcher
du Thrône ; l'Art Dramatique est
sans doute le plus respectueux ,
& d'autant moins fait pour blesser ,
que la leçon n'est jamais directe.*

*Le bon Roi Henri IV , disoit ,
j'ai appris dans les Comédies des
vérités que je n'aurois jamais sçues
sans elles.*

*VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,
en daignant protéger & animer*

*mes foibles talens prouve qu'Elle
pense comme le bon Henri sur l'u-
tilité du Théâtre. Mais , Madame,
je n'entreprendrai point votre éloge ,
celui même d'un Prince parfait dé-
figure ses traits en les grossissant ;
c'est l'Apollon du Belveder qui ,
si on le doroit , perdrait de sa
valeur ; cette magnificence indis-
crette altéreroit la naïveté de ses
formes & la pureté de ses contours.
Le simple récit que l'Histoire fait
des actions de Trajan , le repré-
sente bien plus grand qu'il ne le
paroît dans le panégyrique de
Pline.*

En faisant le vôtre , Madame , je n'apprendrois rien aux Nations , (si vos bontés pour moi m'indiquent à leurs regards ;) je ne leur dirois que ce qu'elles savent , que , Souveraine du plus vaste Empire qui existe , non contente de faire la gloire & le bonheur de vos peuples , vous étendez sur les Arts & sur les Lettres votre bienfaisance protectrice , ainsi que Louis-le-Grand a manifesté la sienne.

Mais je finis , pour ne pas manquer à la loi du silence que

x É P I T R E.

*m'impose la vénération due à votre
Personne Auguste.*

Je suis avec le plus profond respect ,

MADAME ,

De votre MAJESTÉ IMPÉRIALE.

Le très-humble & très-obéissant
serviteur SEDAINÉ.

P R É F A C E.

DIX-SEPT années se sont écoulées depuis que j'ai fait lecture à la Comédie Française de cette Tragédie que je soumetts au jugement du public ; elle fut reçue sans contradiction pour être représentée ; mais depuis que La Mothe avoit mis infructueusement *Œdipe* en prose , on avoit écrit qu'on ne pourroit jamais supporter la représentation d'une Tragédie qui ne seroit point en vers. La mienne , si elle avoit réussi , auroit été une réponse sans réplique ; je ne peux croire que ce fût pour supprimer cette réponse que l'on répandit l'alarme sur l'effet qu'elle pouvoit produire. Cependant un des plus grands hommes de notre siècle dans la littérature ne dédaigna pas de faire imprimer cette observation.

» On me mande de Paris , au Mont-
» Krapac , que l'on va faire représenter

jix *P R È F A C E.*

» des Tragédies en prose ; ce dernier
» coup manquoit à nos douleurs. Voilà
» donc l'abomination de la désolation
» dans le Temple des Muses » ! &c...

» Le Tragique étonné de sa métamorphose ,

» Fatigué de rimer ne va parler qu'en prose ». &c...

Cette dénonciation de la part de l'homme qui méritoit le plus d'être écouté , avertit les amateurs de la haute Tragédie , de ne pas souffrir un pareil sacrilège : des Acteurs ne voulurent point coopérer à l'œuvre de l'abomination de la désolation : le Kain éleva la voix , & dit hautement, qu'il ne profiteroit jamais ses talens à faire valoir de la prose ; quelques-uns de ses camarades plus humains , voulurent bien accepter des rôles , alors on mit ma piece à l'étude ; mais je ne prévoyois pas tous les obstacles qui s'opposoient à son entrée sur la scene , & ces difficultés n'étoient

que le préliminaire de celles que j'ai éprouvées.

Un sujet de l'Histoire de France, présenté à la Nation comme Tragédie, sans qu'elle fût écrite en vers Alexandrins, ne pouvoit-il pas être d'une conséquence dangereuse ? devoit-on faire voir aux citoyens de Paris, qu'en 1358 la populace s'étoit révoltée, &c....

Feu Monsieur le Duc d'Orléans, ce Prince si sage, que notre amour & nos regrets ont suivi au-delà du tombeau, avoit fait représenter plusieurs fois cette Tragédie sur son théâtre de la Chaussée d'Antin ; l'honneur qu'il lui faisoit auroit pu dissiper toutes les terreurs politiques ; mais la prévention donnée, est irrémédiable. Ainsi je renonce malgré moi aux honneurs de la représentation. Si jamais nos neveux jettent les yeux sur cet Ouvrage, ils seront bien convaincus de la longue attention, qui, pendant seize an-

nées a surveillé les productions dramatiques , & ils jugeront par cette prudence de l'encouragement donné à cette haute partie de la littérature.

On a allégué d'autres motifs de défense , c'est qu'il étoit dangereux d'admettre au Théâtre François , une Tragédie en prose , par la facilité que tout homme de lettres auroit de profaner ainsi le Temple de Melpomene.

Je répons qu'une Tragédie fondée sur le plus grand intérêt national , une Tragédie asservie strictement aux trois unités , une Tragédie dont les caractères seroient conservés d'après l'Histoire , ou créés & soutenus jusqu'à la fin avec la rigueur & la dignité du genre , en observant de l'écrire , non d'un stile tel que le mien ; mais de celui qui réuniroit la force , la noblesse & l'élégance : je dis que cette Tragédie , par le concours heureux de toutes ces parties qu'il est si difficile de

rassembler , feroit auffi rare que celle où les vers magnifiques couvrent fouvent les invraifemblances de la conduite , la prolixité du dialogue , l'inexactitude des mœurs annoncées & le vague des caractères ; on ne pardonneroit jamais à la Tragédie en profe , de frapper fort , fi elle ne frappoit pas juft.

Ce feroit une belle nature nue qui devroit fatisfaire les connoiffeurs dans toutes fes proportions , & qui par le manteau de pourpre dont elle feroit couverte ne feroit pas les yeux en leur déroband ses imperfections.

Je conviens cependant , qu'il eft très-peu de fujets propres à la Tragédie , qui puffent fe pafter de la pompe des vers & de la noblèffe du ftile Poétique.

PERSONNAGES.

MAILLARD, Échevin de la Ville de Paris.

MARCEL pere, Prévôt des Marchands.

MARCEL fils, marié secretement à Héloïse.

FELIX, ami de Marcel fils.

LADDIT, Ministre du Roi de Navarre.

Un Agent secret du même Roi.

Un Officier de ville.

Un Citoyen.

Un Garde.

ANDERSON. }
GORS. } Conjurés.
LE FLAMAND. }

HÉLOÏSE, fille de Maillard, mariée secretement à Marcel fils.

ALIX. }
GENEVIEVE. } Suivantes d'Héloïse.

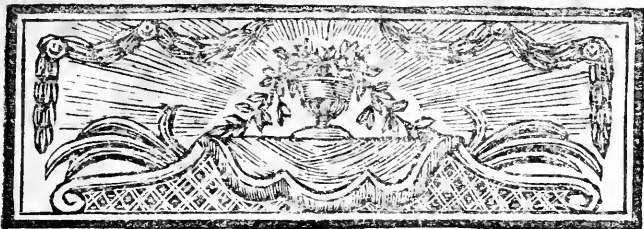
Plusieurs Conjurés.

Plusieurs Domestiques.

Un petit enfant au berceau.

Plusieurs Citoyens armés.

*Le Scene est à Paris, dans la grande Salle
de l'Hôtel-de-Ville.*



PARIS SAUVÉ,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une des grandes Salles
de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Cette Salle est
supposée communiquer à des appartemens,
à des galeries & à d'autres lieux d'assemblée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL fils.

QUI peut arrêter ses pas ? Ah ! que le tems
est long , quand l'impatience compte les mi-
nutes ! enfin je le vois Eh ! bien Félix ?

A

SCENE II.

FELIX, MARCEL fils.

FELIX.

AUJOURD'HUI, Marcel, ce matin même, le Dauphin tient son assemblée ici. Il a choisi l'Hôtel-de-Ville.... Mais ce n'est pas ton pere qui le recevra.

MARCEL fils.

Qui donc ?

FELIX.

Maillard.

MARCEL fils.

Eh ! la santé d'Héloïse ?

FELIX.

Elle ne peut être meilleure : Héloïse a passé la nuit la plus tranquille ; ton fils l'a laissé reposer. Elle m'a conduit à son berceau. Je ne connois rien de plus touchant que le réveil d'un bel enfant qui sourit à sa mere. Elle disoit : que son pere n'est-il présent ! Ce cher enfant ! Que ses caresses, que ses foibles accents ne peuvent-ils lui exprimer sa tendresse & la mienne !

MARCEL fils.

Eh ! pourrai-je la voir ?

FELIX.

Oui , ce soir à dix heures , dans cette même salle. Maillard est de garde cette nuit à la porte Saint-Jacques. Mon pere , m'a t-elle dit , quittera son poste de bonne heure , parce qu'il se trouve un peu indisposé ; ou il ne rentrera chez lui qu'à trois heures du matin.

MARCEL fils.

Enfin à dix heures elle se rendra ici ?

FELIX.

Oui.

MARCEL fils.

Enfin je pourrai jouir de la félicité que j'attends depuis cinq jours. Ah ! mon ami , si cette assemblée , si ce jour-ci pouvoit enfin ramener la tranquillité dans Paris , alors il me seroit permis d'espérer le bonheur où j'aspire.

FELIX.

Je le souhaite.

MARCEL fils.

Eh ! fais tu quels sont les mouvemens du Peuple ?

F E L I X.

Toujours le même. Insolent ou timide , fier ou rampant , il n'attend pour agir que les impulsions de ses Chefs. Eh ! quels Chefs ! Quant à la Bourgeoisie , sage & tranquille , elle reconnoît en silence les vues pacifiques du Dauphin ; ses malheurs , sa constance , la prison du Roi , les calamités de l'Etat , touchent le citoyen : mais , tant qu'il craint pour lui-même & pour sa famille , il ne se permet qu'une compassion stérile : ce n'est que retiré chez lui , au milieu de ses enfans , & derrière ses verrouils , qu'il ose former des vœux pour la Famille Royale.

M A R C E L fils.

Il peut se déclarer , il peut découvrir ses sentimens , & quitter ces indignes chaperons , qui dans ces dernières séditions ont forcé la vertu de paroître approuver le crime , en portant ses livrées.

F E L I X.

Les Chaperons ont disparu ; on peut marcher en sûreté dans Paris ; nulle apparence de sédition.

M A R C E L fils.

Ah ! mon ami , cette assemblée , en déve-

T R A G É D I E. 5

loppant nos besoins, en indiquera les remèdes. Maillard obtiendra le pardon de mon père... Le Prince est si clément ! Et le bonheur de la France assurera le mien. Oui, je pourrai déclarer à Maillard que sa fille est ma femme ; oui j'oserai lui faire l'aveu de ma faute & des honteuses ressources que j'ai employées. Mon repentir le touchera. Eh ! comment ne pardonneroit-il pas à sa fille ! Comment pourroit-il lui reprocher un mariage qu'elle a cru ordonné par lui-même ! Et , s'il résiste à nos humbles supplications , la vue seule de mon fils désarmera sa colère.

F E L I X.

Je le desiré ; mais que je crains encore quelques troubles.

M A R C E L fils.

D'où pourroient-ils venir ?

F E L I X.

Apprenez que Sire Thomas Laddit , apprenez que l'ami , le confident , le chef des entreprises du Roi de Navarre est ici.

M A R C E L fils.

Lui ! de qui le fais tu ?

A 3

F E L I X.

Ce matin , à six heures , je marchois dans ces galeries longues & étroites , pratiquées sur les murs du Palais : j'ai aperçu un homme qui venoit à moi ; son bras droit étoit passé sous son manteau : il venoit à moi d'un pas vif , qu'il a ralenti sitôt qu'il m'a vu. Ce mouvement m'a frappé ; je l'ai reconnu : c'est l'Agent secret du Ministre du Roi de Navarre ; Nous étions seuls alors. Le passage étoit trop étroit , pour qu'il pût passer sans me toucher. Aux plis de son front , au mouvement de ses yeux , à la pression de ses lèvres , il m'a semblé que sa main cachée s'armoit d'un poignard. Quelqu'un a paru : son visage a repris une sérénité affectée. Je te supplie , m'a-t'il dit , de ne point dire que tu m'as vu ; je suis forcé de me cacher : & il a passé. Oui , Marcel , cet Artisan de crimes n'est ici que pour tramer de nouveaux complots.

M A R C E L fils.

Tu aurois bien fait de l'arrêter. Que craignois tu ?

F E L I X.

Le coup dont il me menaçoit.

M A R C E L fils.

Un coup prévu n'est jamais mortel... Et as tu suivi ?

FELIX.

Non.

MARCEL fils.

Eh ! quels seroient les moyens ? De quels ressorts pourroit-il se servir ? Du Peuple ? Son insolence , montée au comble , l'a indigné contre ses Chefs. Des Provinces ? Elles se sont réunies en faveur du Dauphin. La Champagne , la Normandie , ont donné l'exemple. Seroit-ce de mon pere ? Effrayé de ses ténérités , il ne desire que de mériter par ses services le pardon qu'il obtient aujourd'hui des circonstances , mais que sa conduite justifiera. Ainsi bannis tes craintes. Le Roi de Navarre , fatigué , rassasié d'intrigues inutiles , est allé attendre dans ses possessions le moment heureux de faire sa paix avec le Dauphin , & d'employer enfin pour le bien du Royaume les grandes qualités qu'il a reçues de la nature.

FELIX.

Que tu le connois peu ! Ta crédule facilité te fera t-elle toujours des vérités de tout ce que tu desires ! Le Roi de Navarre ! Le Roi de Navarre , en quelque lieu de l'Europe , en quelque situation qu'il soit , à l'instant il médite un crime , ou il le commet.

A 4

8 P A R I S S A U V É .

M A R C E L fils.

Ah ! puisse t-il retomber sur lui ! Mais mon ami , ne m'abandonne pas ; ne me quitte point aujourd'hui , je t'en prie , je t'en supplie.

F E L I X.

As tu jamais eu besoin de prieres avec moi ?

M A R C E L fils.

Depuis quelques années , quel embarras je te donne , & principalement à ta femme !

F E L I X.

Aucun. Ma femme a le plus grand plaisir de rendre service à Héloïse.

M A R C E L fils.

Ah ! mon ami , je te l'avoue , je n'ai jamais cru aux pressentimens ; mais cette assemblée qui décide de mon bonheur ou de ma perte , ces cinq jours-ci de veilles , de fatigues & d'impatience , Héloïse que je n'ai pu voir , ces mouvemens dans le Peuple , dans l'État , & mon pere , & Maillard , tout cela me jette dans un trouble que je ne conçois pas !

F E L I X.

Voici Maillard.

SCENE III.

MARCEL fils, FELIX , MAILLARD ,
suivi de quelques Officiers de Ville.

MAILLARD , *aux Officiers.*

QUE les Soldats se tiennent à leur poste ;
faites observer l'ordre ; empêchez on contenez
la foule ; retenez le peuple : aussitôt que la
Garde du Dauphin paroîtra, vous viendrez
m'avertir.

(*Felix sort avec les Officiers.*)

SCENE IV.

MARCEL fils , MAILLARD.

MARCEL fils.

AH ! Maillard, quelle satisfaction ! Est-ce la
paix que cette assemblée va nous donner ?

MAILLARD.

Que n'est-elle en mon pouvoir ? elle seroit
bientôt répandue sur toute la France !

M A R C E L fils.

Alors , dans une affiette plus tranquille , vous permettriez à mes vœux de reprendre leur cours.

M A I L L A R D .

Crois , Marcel , que je le désire. C'est malglé moi que j'ai suspendu un mariage si près d'être fait , un mariage qui , en faisant le bonheur de ma fille & le tien , peut donner à ma vieillesse les plus grandes consolations. Mais je devois interrompre tes assiduités. Etoit-il prudent qu'au milieu des plus grands troubles ma fille fût unie à un homme de qui le pere ! Je le respecte en toi , je souhaite qu'aujourd'hui le Dauphin , en lui pardonnant ses fautes , ne fasse pas craindre aux enfans que tu auras les ressentimens de l'injure faite à la Majesté Royale.

M A R C E L fils.

Ce qu'il a fait est plus l'ouvrage de nos malheurs que le sien propre. Il fut arraché à ses devoirs par une populace insensée , qui peut-être auroit fait plus , si mon pere eût fait moins. Qui fait jusqu'où la rage des séditieux auroit osé monter , s'ils n'eussent été apaisés par le sang de deux malheureuses victimes ! Et mon pere Mais le

TRAGÉDIE. 11

voici : il monte le perron. Maillard , oserais-je vous faire une priere ! Ménagez la fierté de son ame ; ne vous appesantissez pas sur ses torts : les remords vous vengent assez... Pardonnez si je vous donne un conseil.

M A I L L A R D.

Ah ! vertueux fils d'un pere..... Ton attention est trop raisonnable , pour ne pas me plaire !

S C E N E V.

MAILLARD , MARCEL pere ,

MARCEL fils.

M A R C E L , pere.

(présentant la main à Maillard.)

BON jour , Maillard.

M A I L L A R D.

Cette main que tu me présentes & que je tiens , est-ce celle du Prévôt des Marchands de la Ville de Paris , la main du premier Citoyen de la premiere ville de France , celle de mon ami , de mon parent ; est-ce enfin la

main de l'homme que tu dois être , que je tiens dans la mienne?

M A R C E L pere.

Oui , Maillard ; c'est un homme digne de toi. Je te jure , par tout ce que tu connois de plus sacré. . . par la part que j'espere. . .

M A I L L A R D.

Ne jure pas ; laisse les sermens aux scélérats qui t'obédoient , à ces infâmes assassins. . . .

M A R C E L fils.

Sire Maillard , tiendrez vous à l'instant à mon pere ce que vous lui avez promis ?

M A I L L A R D.

Oui ; je vais me jeter aux pieds du Dauphin , je vais lui demander à genoux l'oubli de tes fautes.

M A R C E L pere.

Je ne les ai faites que pour le bien du Royaume. De vils corrupteurs de la jeunesse du Prince , un Maréchal de Champagne , un Sénéchal de Normandie. . . .

M A I L L A R D.

Ne prononce jamais leur nom ; n'excuse rien ; repens toi , reconnois ta faute.

M A R C E L fils.

Mon pere , laissez agir Maillard : n'entrons pas dans des discussions sur des faits qui doivent être oubliés. Mon pere est homme ; il a pu se tromper ; il a cru bien agir....

M A R C E L pere.

Taisez-vous.

M A R C E L fils.

Je crois , mon pere....

M A R C E L pere.

Taisez-vous , vous dis-je. Maillard , je remets entre tes mains mes intérêts les plus chers , ceux du Roi , ceux du Peuple , & ceux mêmes du Prince à qui tu vas parler. Je ne cherche point à m'excuser , quoiqu'il me soit facile de prouver que les actions hardies auxquelles je me suis porté , étoient alors nécessaires.

M A I L L A R D.

Des crimes nécessaires !

M A R C E L pere.

Oui , ils l'étoient : & , si j'ai franchi les bornes de mon pouvoir , de qui en ai-je

reçu l'exemple ? n'as-tu pas vu , ainsi que moi , les plus grands Seigneurs condamnés au dernier supplice , sans nulle forme de justice , même apparente ; les privilèges de l'université violés ; nulle pudeur dans les moindres affaires ; nul respect même pour les saints autels ; & dans toutes les occasions l'injustice donner des ordres , & la violence les exécuter ? Lorsque les Souverains observent & font observer les loix , ils sont élevés au-dessus d'elles : mais , si , franchissant la barrière.....

M A I L L A R D .

Arrête. Si ton cœur est encore imbu de ces horribles maximes....

M A R C E L pere.

Non : elles m'ont trompé ; je les réprouve.

M A I L L A R D .

Tu le dois ; elles t'abusoient. Tu me parles de ces grands Seigneurs condamnés à Rouen , au dernier supplice , la célérité , la promptitude de leur punition n'en a prouvé que la nécessité ; & il est des tems malheureux où l'autorité peut forcer le ressort des loix , pour leur redonner de la vigueur.

M A R C E L pere.

C'est ce que j'ai fait.

MAILLARD, *avec une sorte d'emportement.*

Oses-tu te citer ? Et lorsque....

M A R C E L fils.

Sire Maillard !

MAILLARD, *réprimant sa colère.*

Enfin, Marcel, toutes ces plaintes sur des objets trop au-dessus de nos yeux, toutes ces grandes idées de réforme, toutes ces raisons précieuses du bien de l'Etat, n'ont jamais été que le langage des factieux, & ne doivent plus être le tien.

M A R C E L pere.

Il ne l'est plus ; je te le répète ; je ne cherche point à m'excuser. Ramene le repos dans Paris, la sûreté dans les affaires du Prince, la tranquillité dans l'Etat, & surtout... dans un cœur qui desire resserrer les nœuds qui unissent nos deux familles.



S C E N E V I.

MARCEL pere , MARCEL fils,
MAILLARD, UN OFFICIER
de Ville.

L' O F F I C I E R.

LE Dauphin est sorti de l'Hôtel des Tour-
nelles ; & sa Garde s'avance vers l'Hôtel-de-
Ville.

(*Il sort.*)

S C E N E V I I.

MARCEL pere , MARCEL fils ,
MAILLARD.

M A R C E L pere.

ALLEZ, Maillard : vous êtes le premier
Echevin ; c'est à vous de le recevoir , puis-
que ma présence... (*à part*) le fait trem-
bler , (*haut*) puisqu'il ne m'est pas permis
de me présenter à ses regards.

MAILLARD.

M A I L L A R D.

Dieu le fait , Marcel , si dans cette respectable cérémonie je n'aimerois mieux suivre tes pas que remplir ta place ! Mais espérons tout de la bonté du Ciel & de la clémence du Prince.

(*Il sort avec Marcel fils.*)

S C E N E V I I I.

M A R C E L pere , G O R S.

(*Ce dernier approche avec défiance du peuple qui peut le voir.*)

M A R C E L pere.

N'ENTENDRAI-JE jamais parler que de clémence ! Qu'ils tremblent eux-mêmes l'instant qui.... (*à Gors.*) Eh ! bien ?

G O R S.

Ils viendront.

M A R C E L , pere.

Tous les quinze ?

B

G O R S.

Tous.

M A R C E L pere.

Et le Député du Roi de Navarre?

G O R S.

Je ne fais.

M A R C E L pere.

Qu'il m'envoie son homme de confiance. . . . Partez.

(*Gors sort.*)

S C E N E IX.

M A R C E L pere , M A R C E L. fils.

M A R C E L pere.

OUI, il le faut. (*à son fils qui rentre.*) Je croyois que vous le suiviez ! . . . Quoi ! vous , n'allez pas humblement grossir son cortège & accompagner ses pas ? Cette respectueuse attention est digne du fils du Prévôt des Marchands.

MARCEL fils.

Mon pere.....

MARCEL pere.

Vous êtes bien audacieux , lorsque je lui adresse la parole , d'interrompre ce que je dis ! Vous auriez du vous jeter à ses pieds ! Que ne lui demandiez vous pardon des actions de votre pere ! lâche que vous êtes ! Est-ce là mon fils ! Est-ce ainsi que vous vous disposez à remplir la charge honorable où vous allez entrer ?

MARCEL fils.

Mon pere, son amitié pour moi , l'alliance de nos familles , l'espoir que j'ai de devenir son gendre , l'intimité qui étoit entre vous , & qui va sans doute renaître , me permettent des égards que peut-être n'aurois-je pas pour un autre citoyen.

MARCEL pere.

Vos yeux fascinés par votre fol amour , ne voient pas les desseins secrets de cet ambitieux vieillard. Sa vigilance affectée , son intrépide fermeté , ses vues annoncées de pacification , ses bassesses envers la Cour , sont autant de moyens dont il se sert pour monter à ma place.

B 2

M A R C E L fils.

Lui , mon pere !

M A R C E L pere.

Oui.

M A R C E L fils.

O ciel que me dites vous ! Maillard ambitieux ! Maillard fourbe & perfide ! cet homme si simple , si droit , d'une probité si exacte , d'une honnêteté si profonde , que , souvent abusé , souvent trompé , il n' imagine pas , il ne peut croire que la probité n'existe pas dans les autres !

M A R C E L pere.

Elle n'est pas en lui , j'en suis certain. La confiance , la simplicité qu'il affecte , rend sa marche plus sûre pour faire réussir ses projets ; & ils réussiront. Alors croyez vous que la fille de Maillard soit donnée au fils d'un proscrit ? pensez-vous ? Mais j'entends un bruit j'entends des rumeurs

(*Il marque du trouble.*)

M A R C E L fils.

Je n'entends rien.

M A R C E L pere.

Le Dauphin va paroître , Informez-vous

TRAGÉDIE. 21

avec exactitude de ce qui va se passer dans cette assemblée.

MARCEL fils.

Je saurai tout avec le plus grand détail : je peux même espérer que la pensée du Dauphin ne me sera pas cachée.

MARCEL pere.

Comment ?

MARCEL fils.

Le frere de mon ami , le frere de Felix est à la Cour , il est près de lui , & les confidens des passions des Princes le font bientôt de leurs affaires.

MARCEL pere.

Par ce moyen , vous pourriez . . . non . . .

SCENE X.

MARCEL pere , MARCEL fils ,
FELIX.

MARCEL pere.

Sais-tu s'il vient ?

B 3.

F E L I X.

Oui : le bruit augmente dans la place.

MARCEL pere , à son fils.

Restez , & faites ce que je vous ai dit.

(*Il sort.*)

S C E N E X I.

M A R C E L fils , F E L I X.

M A R C E L fils.

(*Il regarde son pere aller.*)

A H ! Felix ! Ah ! mon ami , que ce moment est précieux ! Il n'est personne à présent dans Paris qui ne soit occupé de ce qui se passe. Que cet instant peut m'être favorable ! Avant que l'assemblée soit formée , ne puis-je lui parler ? vole à son appartement.

F E L I X.

Ne jouiras tu pas ce soir du bonheur que tu desires ? Tu goûteras le plaisir de la voir : ne risque pas . . .

MARCEL fils.

Ah ! mon ami , je l'aurai vue !

FELIX.

Tu le veux , j'y cours : mais tu vas peut-être détruire les moyens qu'elle s'étoit ménagés pour l'entrevue qu'elle t'a promise.

MARCEL fils.

Non , non ; cours ; ou moi-même j'y vais.

(*Felix sort*)

SCENE XII.

MARCEL fils.

QU'ILS sont cruels , ces hommes froids , dont le cœur insensible ne s'est jamais ouvert à la moindre passion ! Ils ne conçoivent rien ; rien ne les émeut ; ils sont de glace. . . . Ah ! mon Héloïse ! Ah ! Dieux , qu'il va se faire attendre ! Si moi-même. . . . Oui , j'aurois pu tromper tous les regards ; j'aurois. . . . Dans ce moment ci , qui peut s'occuper de nous ? personne. . . . Elle va lui opposer mille raisons , qu'il n'aura pas la force de combattre ; sa scrupuleuse circonspection ne va lui mon-

trer autour de nous , que des dangers n'existent pas. . . . & il la croira. Mon père (lui dira t-elle ,) mon père peut venir , mon père peut savoir. . . . J'auois levé toutes les difficultés. . . . Oui , j'auois dû Ah ! je le vois ! Eh bien ?

S C E N E X I I I .

M A R C E L fils , F E L I X .

F E L I X .

IL semble qu'il y ait un Dieu qui tienne avec un même fil , les cœurs de deux amans. . . . Elle me fuit : elle avoit pensé comme vous ; elle sortoit ; elle espéroit vous voir ; elle disoit : je le rencontrerai , je le verrai peut être ; du moins j'aurai La voici.

S C E N E X I V .

M A R C E L fils , H É L O I S E , F E L I X ,

A L I X .

M A R C E L fils ,

AH ! mon Héloïse !

H É L O I S E .

Marcel , ô cher époux !

MARCEL fils.

Enfin je puis....

HÉLOÏSE.

Prends garde.... Que de regards à l'instant peuvent éclairer nos moindres mouvemens !

MARCEL fils.

Ah ! mon Héroïse !

HÉLOÏSE.

Crois, Marcel, crois qu'il m'en coûte pour ne pas me précipiter entre tes bras..... Voyez, Alix, voyez si nous ne sommes pas observés.

MARCEL fils.

Ah ! du moins ta main !....

HÉLOÏSE.

La voilà. Ah ! cher époux, quoi, cinq jours sans se voir !

MARCEL fils.

Cinq jours entiers ! Quel sombre ennui se répandoit sur toutes mes actions !

H É L O I S E.

De quelle inquiétude j'étois agitée !

M A R C E L fils.

Au milieu du trouble & de l'embarras de mille affaires....

H É L O I S E.

Et moi , dans la solitude la plus profonde....

M A R C E L fils.

Toujours présente à mes yeux....

H É L O I S E.

Toujours ma seule & unique pensée....

M A R C E L fils.

Non , Héroïse , non , il n'est pas possible que tu aies éprouvé mes agitations , mon impatience & mes tourmens ; non , tu y aurois succombé.

H É L O I S E.

Que tu es injuste ! Peux tu comparer ta situation à la mienne ! Toi , Marcel ! Entraîné par le mouvement , par l'enchaînement de mille affaires différentes , un hom-

me trouve en dépit de lui-même du soulagement dans la dissipation même qu'il redoute : mais une amante , mais une femme tendre & sensible , livrée au silence continu d'un appartement solitaire. . . . Oui , je te le jure , ces cinq jours-ci , sans la présence , sans les caresses de ton fils. . . . Ah ! c'est un ange que cet enfant !

MARCEL fils.

Eh ! ton pere ne s'apperçoit-il pas de l'intérêt que tu y peux prendre ?

HÉLOÏSE.

Mon pere ! est le premier à le caresser. Hier il le tenoit sur ses genoux ; il ne pouvoit lui faire quitter ses doigts qu'il serroit avec sa petite main. Comme je desirois que tu fusses présent !

MARCEL fils.

Mon Héloïse , puis-je le voir ! Ne pouvons-nous entrer chez toi ? Qui peut avoir les yeux sur nous ?

HÉLOÏSE.

Nous-mêmes , mon ami ; point d'imprudence

MARCEL fils.

Pourquoi , mon Héloïse , pourquoi avoir

28 P A R I S S A U V É,
asservi ta beauté au triste soin de le nourrir;
pourquoi t'es tu imposé ce cruel devoir?

H É L O I S E.

Il me l'étoit par la nature.

M A R C E L fils.

Mais ces peines continuelles qui t'accablent....

H É L O I S E.

Il n'en est point : ce sont quelques mois de gêne ; & ces peines ne sont rien en les comparant aux plaisirs que je me prépare. Je fais germer dans le cœur de ton fils les sentimens d'amour & de reconnoissance qu'il nous devra jusqu'au tombeau. Tu le verras , cet enfant , tu le verras.

M A R C E L fils.

Ce soir?

H É L O I S E.

Non.

M A R C E L fils.

Pourquoi?

H É L O I S E.

Peut être ne me fera t-il pas possible.

MARCEL fils

O ciel , tu ne le pourrois pas ! Tu m'as promis de venir !

HÉLOÏSE.

Je m'y rendrai , moi.

MARCEL fils.

Ah ! du moins je te verrai ! Ah ! mon Héloïse , quand me fera t-il permis !
Hélas , ce tems n'arrivera t-il jamais ! Quand Pourrai-je à toutes les heures du jour jouir de ta présence ? Quand pourrai-je , le soir , rentré dans le sein de ma famille , déposer à tes pieds la sévérité de l'état que je vais embrasser ! Avec quelles délices je retrouverai dans tes yeux la récompense des travaux de ma journée !

HÉLOÏSE.

Et tous les desirs de la mienne.

MARCEL fils.

Tu feras près de moi le soutien de l'infortuné , l'appui de la veuve & de l'orphelin : & s'il étoit possible (je ne le crois pas) s'il étoit possible que la brigue , la faveur , ou l'éclat des richesses pussent jamais altérer mes principes , l'idée seule d'être moins digne de

30 P A R I S S A U V É ,
toi me rendroit à l'instant aussi pur que le
souffle qui t'anime.

H É L O Ï S E

Tu n'auras pas besoin de mon exemple.

M A R C E L fils.

Je le crois : mais qui peut être sûr de soi !
Je crains tout de moi-même ; je crains tout
de mes premiers mouvemens. La facilité ,
l'intrépidité avec laquelle j'ai employé la faus-
seté & le mensonge pour t'obtenir , me fait
tout appréhender de mon cœur Oui , je
ne peux te le cacher , si on t'enlevait de mes
bras , si on nous séparait Si jamais ton
pere ou le mien

H É L O Ï S E.

On ne peut séparer nos ames ; & mon
pere Mais , Marcel , est-ce enfin aujour-
d'hui que tout est pacifié , & que ton pere
obtient le pardon de ce qui s'est passé ?

M A R C E L fils.

Oui , sois en sûre ; Paris & la France vont
retrouver le calme qu'ils avoient perdu : &
peut-être même en ce jour



SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FELIX.

FELIX.

LE Dauphin s'avance ; la Garde s'est emparée des postes : je crois qu'il est prudent que vous vous éloigniez.

HÉLOÏSE.

Adieu , Marcel. Ici , ce soir , à dix heures....

MARCEL fils.

Adieu , mon Héroïse. Il n'est encore que neuf heures du matin !

HÉLOÏSE.

Nous nous sommes vus , mon ami ; nous nous verrons.

(Elle quitte Marcel , qui la regarde aller.
Les Gardes se mettent en haie au fond du Théâtre , le dos tourné aux Spectateurs.
Marcel & Felix , après avoir vu passer le Dauphin , la Cour , &c. , suivent le cortège & paroissent entrer dans le même lieu d'assemblée.

FIN du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

(*Sortie de l'Assemblée, à-peu-près de la même manière, mais avec un peu plus de confusion.*)

M A R C E L pere.

(*Après avoir jetté les yeux sur le spectacle du fond.*)

Q U E s'est-il passé ? Il semble qu'ils m'évitent tous ! Si on avoit agité ma perte ! si j'allois être arrêté, Arrêté !

S C E N E II.

MARCEL pere, GORS, l'AGENT du
Roi de Navarre , *la main enveloppée
dans son manteau.*

G O R S.

V O I C I son homme. Approchez.

L' A G E N T.

Sire Marcel , votre parole : Sire Laddit la
demande.

demande. Si votre pardon est accordé, si vous rentrez en grace, quelle est votre résolution ?

MARCEL pere.

La même.

L'AGENT.

Où vous verra t-il ?

MARCEL pere.

Ici.

L'AGENT.

Quand ?

MARCEL pere.

Ce soir.

L'AGENT.

Et les Associés ?

MARCEL pere.

Ils y feront.

L'AGENT.

Sera t-il forcé de leur parler ?

MARCEL pere.

Oui, il le faut : sa présence applanit tout.

C

Quelles seront les assurances ?

MARCEL pere.

Portez ma réponse : je le verrai auparavant.
Allez.

(*L'Agent & Gors sortent.*)

SCENE III.

MARCEL pere.

MON pardon ! Mon pardon ! Est-il de réconciliation sincere entre un sujet & son Souverain ! Oui , ce soir Que cette Assemblée m'a paru durer long-tems ! Je vois des gardes Ciel ! Ah !

SCENE IV.

MARCEL pere , MARCEL fils ;

FELIX.

MARCEL fils.

AH ! mon pere , ceux qui vous ont donné des soupçons sur la conduite de Maillard vous

ont trompé ! c'est votre ami , c'est votre meilleur ami. Je suis au comble de mes vœux. Vous ferez l'un & l'autre les doux objets de mon respect : je serai heureux. Oui , la fille pourra vous nommer son pere.

M A R C E L pere.

Mon fils , j'attendois de vous le récit de ce qui peut m'intéresser , & non des exclamations indécentes sur votre bonheur.

M A R C E L fils.

Mon pere !

M A R C E L pere.

Quoi ! lorsqu'il s'agit de mon repos !

M A R C E L fils.

Je n'aurois pas pensé à ce qui me regarde , si je n'étois convaincu que votre repos est assuré. Je vais vous satisfaire. . . .

M A R C E L pere.

Etiez-vous présent à ce qui s'est passé ?

M A R C E L fils.

Oui. Quoique caché dans la foule , je n'ai rien perdu de ce qui s'est dit ; & Felix , que voici , & qui étoit à quelque pas de moi , est

un témoin de plus , qui peut rectifier ce que j'aurois mal entendu. Le Dauphin s'est assis ; il a ensuite fait un signe de la main , pour demander du silence ; & il a parlé. Il a fait le tableau le plus fidele & le plus touchant des malheurs de l'État ; il a prouvé que les calamités de la nation n'avoient été produites que par la nation même ; que , sitôt que l'esprit de paix , de concorde & de soumission aux loix , seroit rentré dans tous les cœurs , la fertilité renaîtroit dans les campagnes , la tranquillité dans les villes , la sûreté sur les routes , la facilité dans le commerce , & que l'abondance , sans fouler la nation , la remettrait en état de faire cesser la captivité du Roi , & de venger la France de la témérité de ses ennemis.

Il a ajouté qu'il n'étoit pas surprenant que des malheurs si grands & si imprévus eussent livré une partie du Peuple à cet esprit de vertige & d'erreur qui l'a entraîné dans des actions dont il a frémi lui-même après les avoir commises.

Maillard a saisi adroitement cette partie de son discours , pour représenter que les plus honnêtes gens avoient été forcés de céder à ce torrent par prudence , & même par nécessité ; qu'en paroissant partager la fureur du peuple , ils l'avoient modérée ; & qu'il avoit fallu céder aux premiers mouvemens de la sédition , pour la réprimer.

Il a fait ensuite une peinture énergique de la situation terrible d'une ame droite & hon-

nête, forcée d'ordonner le crime, pour prévenir l'atrocité d'un attentat inouï. Il vous a désigné, mon pere, sans vous nommer; il a parlé de la sagesse de votre ancienne administration, de vos vues profondes & étendues, de l'utilité des réglemens dirigés & combinés par vous; il a fait voir votre amour pour le bien public dans les fortifications que vous avez fait faire pour la sûreté de Paris, dans l'acquisition même, avec vos propres deniers, de cet Hôtel-de-Ville, honoré de la présence du Dauphin, & dont la vente a été confirmée par lui: ensuite il a montré dans l'avenir le plus brillant la grandeur des services que vous pouvez rendre. Le Dauphin a accordé l'oubli de tout, & il a comblé Maillard de ses éloges.

MARCEL pere.

Il les desirait bien autant que mon pardon.

MARCEL fils.

Non, mon pere; il avoit éloigné de son discours tout ce qui pouvoit les lui attirer.

MARCEL pere.

Est il permis à la prudence humaine de se fier à un pardon extorqué par la nécessité?

FELIX.

Sire Marcel, permettez-moi de vous le dire, vous vous êtes, je crois, fait une fausse idée du

Dauphin : il a autant de droiture dans le cœur, que de bonté dans le caractère & de sagesse dans l'esprit. Je voudrois que vous entendissiez celui de mes parens qui a l'honneur d'être près de lui. Quelqu'un disoit hier en sa présence qu'il falloit tromper par des caresses, les sujets que l'on vouloit perdre. Non, a dit le Dauphin ; je pense comme mon pere : si la vérité étoit égarée sur la terre, il faudroit la retrouver dans la bouche des Rois. Moi, a-t-il ajouté, tromper par des caresses ! C'est le foible qui trompe : & la dissimulation d'un Roi ne doit pas s'étendre au-delà du silence.

M A R C E L fils.

Oui, mon pere ; soyez assuré que ce qu'il a dit est sacré. Mais oserois-je vous faire une priere ?

M A R C E L pere.

Que voulez-vous ?

M A R C E L fils.

Maillard va rentrer ; il va vous certifier tout ce que je vous ai dit. . . .

M A R C E L pere.

Je vous crois.

M A R C E L fils.

Pourrois-je espérer. Voudriez-vous

faïfir cet heureux moment , pour lui demander
fa fille ? Mon alliance avec elle , en confon-
dant nos familles , en réunit les fervices , & ne
peut que donner plus d'affurance. . . .

MARCEL pere.

Je vous entends. (à *Felix.*) Felix , ce
parent , que vous avez près du Dauphin a t-il
fa confiance ?

MARCEL fils.

Mon pere , voici Maillard.

SCENE V.

MARCEL pere , MARCEL fils , MAIL-
LARD , FELIX.

MAILLARD.

(*Il a alors la robe d'Echevin.*)

SIRE Marcel , c'est avec bien plus de fatis-
faction que je ne les ai acceptées , que je vous
remets dans les fonctions que je viens de rem-
plir.

MARCEL pere.

Je fais , Maillard , je fais toutes les obliga-

40 P A R I S S A U V É ,
tions que je vous ai. Soyez assuré que ma reconnaissance. . . .

M A I L L A R D.

C'est l'Etat qui m'en devra , si vous remplissez nos espérances.

M A R C E L père.

En doutez-vous ?

M A I L L A R D.

Si j'en eusse douté , j'aurois laissé à quelque autre le soin de ce que j'ai fait.

M A R C E L père.

Eh ! quelles sont les résolutions prises dans cette Assemblée ?

M A I L L A R D.

Le Dauphin part à l'instant pour son Gouvernement ; il va donner les ordres pour convoquer les Etats-Généraux. Vous y paroîtrez , vous , comme Député du tiers-état. Si vous aviez entendu le Dauphin ; ah ! Marcel ! Quel spectacle plus attendrissant que celui de l'héritier du Trône , qui pour faire cesser la captivité de son pere , vient implorer lui-même le secours de son peuple , d'un peuple ingrat , de qui la rage ! Enfin il a parlé avec la plus

grande sagesse. Mon ame voyoit avec joie se déployer dans l'avenir les heureux destins que son règne prépare à la France. Instruit à la seule école qui fait les grands hommes, l'adversité, ce n'est point par de vains discours & par des leçons stériles, c'est près de son peuple qu'il apprend à le gouverner, à le plaindre, & à lui pardonner. Rassurez-vous, Marcel, rassurez-vous; il est trop grand pour ne pas sacrifier une animosité particulière au bien public. Ceux qui n'ont offensé que lui n'en ont rien à redouter. Sa magnanimité est capable d'immoler même sa gloire personnelle au bonheur du Royaume. Il remet, Marcel, entre vos mains ses plus chères intérêts, la garde, la sûreté & la tranquillité de Paris; & c'est un premier moyen que le Ciel vous offre pour justifier mes promesses & votre repentir.

M A R C E L fils.

Sire Maillard, ajoutez à ce bonheur....
Mon pere, parlez, je vous prie.

M A R C E L pere.

Maillard, qui peut nous empêcher de renouer le projet de l'union de nos familles? Je vous renouvelle la demande que je vous ai faite de votre fille pour mon fils.

M A I L L A R D.

C'est avec plaisir que j'en contracte les en-

42 P A R I S S A U V É ,
gagemens : je les crois dignes l'un de l'autre ; ils
sont vertueux.

M A R C E L fils.

Eh ! quel jour , Sire Maillard , quel instant
prescrivez vous ? dites , je vous en prie ?

M A I L L A R D.

Mon ami , votre vivacité ne vous permet
pas de voir que ce n'est encore ni du jour ni de
l'instant qu'il convient de décider. Ma fille n'a
pas encore dix-sept ans ; vous en avez à peine
vingt-cinq. Entrez en charge ; étudiez en les
devoirs ; formez votre maison : alors ma fille est
à vous.

M A R C E L fils.

Un mois suffit.

M A I L L A R D.

Non ; une année.

M A R C E L fils.

Une année !

M A R C E L pere.

C'est prescrire un tems bien long à l'impac-
tience de mon fils , & peut-être aux vœux
d'Héloïse.

M A I L L A R D.

Ils attendront.

M A R C E L pere.

Sire Maillard , je vois vos craintes. . . .
Felix , écoutez moi ; vous avez , dites vous ,
près du Dauphin. . . .

(*Marcel pere se retire avec Felix dans le
fond du théâtre : souvent même on les perd de
vue , parce qu'ils paroissent causer en mar-
chant.*)

M A R C E L fils.

Nous attendrons ! Quoi ! Sire Maillard , rien
ne pourra vous fléchir ! Trois années entieres
se sont déjà passées , depuis que je suis le jouet
de mes desirs & de mes espérances. Quelques
jours avant les troubles de Paris , lorsque , de
votre consentement & de celui de mon pere ,
il ne restoit plus à Héloïse & à moi qu'à mar-
cher à l'Autel ; les raisons que vous venez d'al-
léguer ne subsistoient elles pas ? J'étois beau-
coup plus jeune ; je n'étois pas en charge ; ma
maison n'étoit pas formée , ou , pour mieux
dire , celle que je desirois habiter , la vôtre
s'ouvroit pour recevoir vos enfans ; & j'allois
passer près de vous des instans dont je ne crain-
drai jamais que vous foyez le temoin.

M A I L L A R D .

Mon ami, ce n'est pas sans y avoir réfléchi que j'ai pris une résolution qui me fait quelque peine.

M A R C E L fils.

Ah ! Héloïse, joignez-vous à moi..

S C E N E V I .

MAILLARD , HÉLOISE , MARCEL fils.

M A I L L A R D .

MA fille, tout à réussi selon nos vœux ; le Dauphin veut bien oublier ce que la nécessité des tems a fait faire à Sire Marcel. Enfin le Pré-vôt va employer pour le bien public les talens que nous lui connoissons. Puissent ces murs, qu'il a bâtis, ne retentir que des éloges que sa conduite va mériter ! Ils rejailliront sur vous. Ma fille, j'approuve votre mariage.

H É L O Ï S E .

Ah ! mon pere, pardonnez si mon silence?...

M A R C E L fils.

Héloïse, qu'allez-vous dire ! Votre pere ne

consent à notre mariage, il ne consent à nous unir que dans un an.

H É L O Ï S E.

Dans un an !

M A I L L A R D.

Oui, ma fille : mille considérations m'obligent à ce retard. J'ajouterai que, par les occupations municipales dont je suis chargé, contraint d'avoir le jour & la nuit mon logis ouvert à toutes sortes de personnes, il est imprudent que vous l'habitiez. Je fais que, par le cœur & par l'éducation, votre sagesse est supérieure aux dangers ; mais elle pourroit ne pas être à l'abri des soupçons. Le séjour de l'affluence, du bruit & du tumulte, n'est pas celui où doit se plaire l'innocence. Ainsi, pendant cette année, je vais vous mettre au couvent, près de ma sœur.

M A R C E L fils.

Au couvent !

H É L O Ï S E.

Moi, mon pere !

M A I L L A R D.

Oui, ma fille ; & vous devez m'approuver. Je vous y conduis demain ; & dites-vous adieu.

46 P A R I S S A U V É ,

M A R C E L fils.

Adieu ! Adieu !

H É L O Ï S E.

Adieu , Marcel.

(Elle sort.)

S C E N E V I I.

M A R C E L fils , M A I L L A R D.

M A R C E L fils.

E L L E me quitte , ah Ciel !

M A I L L A R D.

Dans quel chagrin vous me paroissez
plongé !

M A R C E L fils.

Vous nous séparez !

M A I L L A R D.

C'est pour vous unir.

M A R C E L fils

Jamais , je le vois , jamais cela n'arrivera.

MAILLARD.

Jamais ! Avez-vous déjà vu Maillard manquer à sa parole ?

MARCEL fils.

Que ne la tenez-vous à présent !

MAILLARD.

Cela est impossible.

MARCEL fils.

Impossible ! Hélas ! vous ignorez !
Pourquoi accabler de douleur deux personnes
que vous aimez ?

MAILLARD.

Si je vous aimais moins, je n'entretiendrais
pas votre espérance.

MARCEL fils.

Ah ! Maillard , vous ignorez ! Il faut
que je vous l'avoue ; votre fille partage mon
désespoir ; nous nous aimons : c'est nous
ôter la vie de nous enlever le plaisir de nous
voir.

MAILLARD.

C'est une raison de plus pour vous éloigner
l'un de l'autre.

S P A R I S S A U V É ,

M A R C E L fils.

Une raison de plus !

M A I L L A R D .

Oui, Marcel, oui, mon fils, je vous aime ; & si je balançois, ce que vous venez de me dire affermiroit la résolution que j'ai prise de vous séparer. Quelque honnêteté qu'il y ait dans le cœur de ma fille & dans le vôtre, je ne dois pas vous exposer aux dangers de la plus folle des passions. L'amour que vous avez l'un pour l'autre, & qui sembleroit autorisé par moi, ne peut manquer de vous conduire malgré vous-même à l'abus de ma confiance. Votre combat n'est pas douteux ; mais la victoire est peut être au-dessus de vos forces. Croyez-vous alors que, moi vivant, votre mariage fût la récompense des désordres où mes occupations, ou ma négligence vous auroient laissé tomber ?

M A R C E L fils.

Ne l'appréhendez pas, Sire Maillard, ne l'appréhendez pas. Si c'est là votre crainte, je vous jure, je vous promets de ne jamais porter mes pas, ni même mes regards vers elle. Du moins je la saurai ici ; du moins je saurai qu'elle respire dans la même ville que j'habite ; du moins le même air. . . .

MAILLARD.

M A I L L A R D.

Non, Marcel, vos promesses sont inutiles.

M A R C E L fils.

Cruel que vous êtes ! je le vois, votre parti est pris ; ce n'est pas à moi que vous la destiniez.

M A I L L A R D.

Qui m'empêcheroit de vous le dire ?

M A R C E L fils.

Que fais-je ! Peut-être attendez-vous des circonstances. . . .

M A I L L A R D.

Je pardonne à la passion qui vous emporte ce que ce soupçon peut avoir d'injurieux ; mais il me force de vous déclarer ce que j'avois tort de vouloir vous cacher. Quelque sujet que j'aie de penser que votre pere remplira ses engagements envers le Prince & envers l'Etat, il s'élève encore des soupçons dans mon cœur. Un homme qui a vu le crime de près ne revient que pas à pas vers la vertu qu'il avoit abandonnée. Je veux être assuré de la constance de Marcel dans ses promesses ; je veux voir s'il ne regardera pas en arriere. Tant que les scélérats dont il s'est servi braveront l'indignation

D

des citoyens qu'ils effraient par leur présence , je crains que Marcel ne remplisse pas la carrière qu'il a devant les yeux. Si ce malheur arrive , je ne vous le dissimule pas , toute liaison est rompue entre nous , oui toute liaison est rompue entre nous. L'éclat de toutes les vertus rassemblées sur un fils ne porte que plus de jour sur l'ignominie de son pere ; & mes petits enfans ne la partageront pas. Je benis le Ciel à présent de ce que la passion que vous avez pour ma fille est assez violente pour vous plonger dans le plus grand chagrin : je voudrois l'augmenter : vous n'en ferez occupé que plus sérieusement à suivre , à presser , à corriger , s'il est possible , toutes les démarches de votre pere. Vous dirigerez avec plus d'attention la tendresse qu'il a pour vous vers celle qu'il doit à sa patrie. Au moins une passion folle aura-t-elle été une fois utile à l'Etat. Adieu , Marcel. Ma fille part demain matin. Dans un an. . . . Adieu , Marcel.

(*Il sort.*)

S C E N E . V I I I .

M A R C E L fils.

DANS un an ! Et peut-être jamais. . .
C'est demain qu'elle me quitte. . . Demain ! . . .

Eh ! je ne la verrois plus. . . . Je ne la verrois plus !

(Ici Marcel pere , quis'étoit écarté avec Felix , pour lui parler de ce parent qu'il a chez le Dauphin , reparolt.)

S C E N E IX.

MARCEL pere , MARCEL fils.

M A R C E L fils.

AH ! mon pere , je suis au désespoir !

M A R C E L pere.

Quels sont tes chagrins ? As-tu des ennemis ?

M A R C E L fils.

Je n'en ai pas d'autre que moi-même.

M A R C E L pere.

Confie toi à moi , & sois sûr que je suis en état de te rendre heureux.

M A R C E L fils

Pouvez-vous m'unir à la fille de Maillard ?

M A R C E L pere.

Il te l'accorde,

M A R C E L fils

Il la met au Couvent.

M A R C E L pere.

Au Couvent !

M A R C E L fils.

Oui ; & c'est demain qu'il me l'enleve, c'est
demain qu'il nous sépare ; c'est demain qu'il
la met au Couvent.

M A R C E L pere.

Que t'importe ! Tu es jeune ; une année
s'écoule avec tant de rapidité ! . . .

M A R C E L fils.

Une année !

M A R C E L pere.

Est-ce que dans Paris une seule femme ? . . .

M A R C E L fils.

N'achevez pas ; elle est la mienne.

M A R C E L pere.

La vôtre !

M A R C E L fils.

Oui, elle est ma femme ; nous sommes mariés.

M A R C E L pere.

Vous êtes mariés !

M A R C E L fils.

Oui, nous le sommes. Je m'attends. . . .
Je m'attends, mon pere, à toute votre sévérité ; mais je suis au désespoir : il n'est rien que je ne brave.

M A R C E L pere.

Vous, marié ! Eh ! comment se peut-il que ce mariage ait été fait ? Quel est l'homme assez hardi, quel est celui qui, sans mon consentement, a osé vous unir ?

M A R C E L fils.

Il n'est pas coupable. Il vous souvient que je l'avois ce consentement & celui de Maillard. Nous devions être unis ; le contrat étoit signé, les accords passés, les publications faites, lorsque la fureur, la rage. . . . ou, pour mieux dire, ce que vous appelez l'intérêt de l'Etat, fit révolter le Peuple. Il court aux armes, il force le Palais du Dauphin. De-là, toutes ces actions commises sous vos yeux, ces forfaits inouïs (c'est le nom que leur donna Maillard) ; ces malheurs, dis-je, lui firent rompre les liaisons projetées. Je priai, je gémis, je pleurai : il fut inflexible. Il me tint

alors une partie du discours qu'il vient de me confirmer. Maillard fut quelques jours après forcé de quitter Paris, pour faire avancer des approvisionnemens : pour vous, mon pere, vous étiez trop occupé, pour éclairer ma conduite. Je saisis cet instant. Hélas ! l'amour dont j'étois dévoré, mes vœux trompés dans l'instant même qui devoit les combler, la certitude de votre aveu qui n'étoit que suspendu, peut-être aussi la fureur & l'illusion des desirs, tout prêta des couleurs favorables aux moyens que j'employai. Je suivis le conseil que Felix me donna : de votre part & de celle de Maillard, on porta des lettres à sa fille & à celui qui nous a mariés. Dans ces lettres, vous paroissiez exiger l'un & l'autre le plus grand secret. . . . Pardonnez à mon repentir. . . . (Ah ! mon pere, avez-vous connu l'amour ?) Le mariage s'accomplit. Quelques jours après je fis voir aux intéressés la nécessité de prolonger ce mystere, en leur avouant ce que l'amour m'avoit inspiré. Ah ! mon pere, pardonnez-moi !

M A R C E L pere.

Je suis loin de te faire aucun reproche : j'aime mieux voir dans mon fils les ressources adroites d'un homme de résolution, que la foiblesse d'un citoyen qui ne fait pas se rendre maître des événemens. Eh ! que puis-je faire pour t'obliger ?

MARCEL fils.

Je ne fais . . . Si vous alliez trouvez Mail-
lard , si vous alliez vous-même lui déclarer
notre mariage ?

MARCEL pere.

Tu te trompes ; tu ne le connois pas. Ferme
dans des préjugés dont il s'est fait des princi-
pes , il aimera mieux faire rompre le mariage
& perdre sa fille que de l'accorder à un hom-
me qui paroîtra s'être joué d'un ministère sacré.

MARCEL fils.

Laissez-moi donc tout à mon désespoir : &
si dans la fureur où je suis , il arrive . . .

MARCEL pere.

Eh ! qui peut te faire précipiter des démar-
ches téméraires ? Le tems , qui soumet la France
même à ses révolutions , ne peut il en amener
pour toi ?

MARCEL fils.

Hélas ! si ma femme n'étoit pas mere ! . . .

MARCEL pere.

Mere ! Eh ! aurois-tu un fils ?

M A R C E L fils.

Oui : & c'est ce qui doit faire à présent sa douleur. Elle a regardé comme un devoir sacré de le nourrir elle-même.

M A R C E L pere.

Le nourrir ! Eh ! comment se peut il que le vigilant Maillard ne voie pas dans sa propre maison ?

M A R C E L fils.

Notre enfant , mon pere , votre enfant est sous ses yeux ; il le voit à chaque instant ; il l'aime ; il semble que la nature s'empare déjà de ses droits ; mais il croit que c'est l'enfant de mon ami de , Felix. Sa femme en prend le soin. Si vous voyiez sa mere , si vous voyiez ma femme , votre fille , avec quelle tendresse , avec quelles caresses ? Eh ! demain on sépareroit & la mere & l'enfant Et demain on arrache de mes bras une femme que j'adore ! Non , cela ne fera pas. Vous m'avez écouté , mon pere
Donnez-moi quelques-uns de vos braves : moi & mon ami , nous l'attendrons ; je l'enlèverai sur la route.

M A R C E L pere.

Eh ! crois-tu que , pour la conduire , Maillard s'en fie à d'autre qu'à lui-même ? . . .

MARCEL fils.

Lui ! Qu'il ne me la dispute pas Qu'il tremble ! C'est ma femme , c'est mon fils Je ne me connois plus, je ne connois plus rien.

MARCEL pere.

Sois tranquille ; tu es digne de mon secret . . .
Trouve toi ici ce soir à huit heures.

MARCEL fils.

Ici ?

MARCEL pere.

Oui.

MARCEL fils.

A huit heures ?

MARCEL pere.

Oui, ici, à huit heures précises.

MARCEL fils.

O ciel ! sois moi favorable !

FIN du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARCEL fils.

TOUTE liaison , dit-il , est rompue entre nous. Toute liaison ! Honneur , vertu , devoir ! Non , je n'en connois qu'un , celui que m'imposent l'amour & la nature. Cruel Maillard , c'est toi qui le veux ; je ne fais qu'obéir à l'impulsion que tu me donnes. Eh ! que m'importe & Paris , & l'Etat , & la Cour ! mon pere a sans doute des vues plus saines que les miennes , & des projets plus sûrs : son expérience , son amitié , ce qu'il a fait. . . . Ce qu'il a fait ! Quoi ! je pourrois ! Ah ! je la perds !

SCENE II.

MARCEL pere , MARCEL fils.

MARCEL pere.

Eh ! bien , mon fils , les réflexions que je vous ai donné le tems de faire ont elles refroidi

en vous la fureur qui vous agitoit ? avez-vous gagné sur vous-même d'abandonner , & pour toujours , celle que vous aimez ?

M A L C E L fils.

Moi , mon pere , l'abandonner !

M A R C E L pere.

Vous avez entendu les dernieres résolutions de Maillard ; vous avez reçu ses ordres. Son projet étoit médité ; je le savois. Doutez-vous à présent que cette année de séparation , qu'il demande & qu'il exige , ne soit un des moyens dont il se sert pour violer ses engagemens ? Doutez-vous que son projet ne soit de faire passer sa fille dans les bras d'un homme plus opulent ou plus fortuné que vous ? Déjà un bruit sourd nomme celui qui doit vous succéder. A quoi êtes-vous résolu ?

M A R C E L fils.

A tout ; je ne connois rien de sacré que les nœuds qui m'attachent à elle. Dites , que faut-il que je fasse ? ma main est prête.

M A R C E L pere.

Cela suffit. Jurez que le secret que je vais vous confier

M A R C E L fils.

Vous doutez de votre fils !

M A R C E L pere.

Non. Demain il est possible que vous viviez avec votre femme.

M A R C E L fils.

Demain !

M A R C E L pere.

Demain vous ferez unis , quelque effort que fasse le superbe Maillard.

M A R C E L fils.

Demain ! Est-ce en faisant valoir les droits de la Justice ?

M A R C E L pere.

Non ; ceux du plus fort : ce sont les seuls qui vous restent. Demain le Roi de Navarre . . .
Mon fils !

M A R C E L fils.

Mon pere. . .

M A R C E L pere.

Je m'en fie à votre probité & à ce que vous me devez. Si , après ce que je vais vous dire , vous osiez balancer , si le moindre doute ! . . .
Jurez à l'instant que jamais. . .

MARCEL fils.

Il n'est point de serment qui puisse vous rassurer autant que la situation de mon cœur. Que tout mon sang coule à vos yeux, si je ne vous suis fidele !

MARCEL pere.

Cela suffit. Demain ; demain le Roi de Navarre est maître de Paris.

MARCEL fils.

Lui !

MARCEL pere.

C'est de l'aveu de la Noblesse , & du consentement de toute la France.

MARCEL fils.

O ciel ! Eh ! le Dauphin ?

MARCEL pere.

Qu'il rejoigne son pere. L'un violent , impétueux , sans frein , sans loi ; l'autre sans expérience , foible , timide , indécis , livré à tout ce qui l'approche ; ils sont tous deux incapables de tenir les rênes du Gouvernement.

MARCEL fils.

Mon pere , il vous a pardonné.

M A R C E L pere.

Avez-vous assez peu de connoissance des hommes , pour ne pas savoir le prix qu'il faut mettre à de tels pardons ? Ma soumission ne l'a pas plus trompé que je ne le suis par son indulgence.

M A R C E L fils.

Que de sang va couler !

M A R C E L pere.

Non. A minuit frappant. . . . (Mon-fils , vos jours sont attachés au secret que je vais vous confier : je le ferois à regret , mais ma main , ma propre main vous arracheroit la vie , si vous osez parler. . . .)

M A R C E L fils.

Ne le craignez pas.

M A R C E L pere.

En ce jour même , dans trois heures , à minuit , la porte Saint-Antoine est livrée au Roi de Navarre. Avant que le jour paroisse , des corps-de-garde avancés en silence , & posés avec tranquillité , ne permettront pas même le desir d'un soulèvement. Je ne vous l'aurois pas dit , si je n'avois pas craint pour vos jours , & qu'un zèle inconsidéré pour un parti sans

défense ne vous eût jeté dans un péril que vous ne pourrez plus courir : vous ferez près de moi.

MARCEL fils.

Eh ! croyez-vous que le severe Maillard ? . . .

MARCEL pere.

Maillard ! il sera arrêté à son poste : & son consentement au mariage de sa fille sera la condition mise à sa liberté. Alors des honneurs qui lui seront accordés, de la fortune ajoutée à la sienne, satisferont son ambition ou son avarice, & vous feront jouir en paix d'un hymen qui, sans cela, est impossible. Pour nous, soit que le Roi de Navarre se rende au vœu unanime de la Nation, & s'asseoye sur un Trône qu'il est en état de remplir, soit que les Provinces, fideles au sang de leurs anciens Maîtres, rappellent & soutiennent le Dauphin, cette secousse nécessaire remettra le Royaume dans la situation où il doit être. Tous les abus seront corrigés : ce ne seront plus les animosités particulières d'une Noblesse inquiete, & du Connétable, & des Ducs de Bretagne, & des Comtes de Flandres ; ce ne sera plus le dessein formé d'enchaîner les loix, & d'abuser du pouvoir, qui armera la France ; mais une défense légitime ou une vengeance indispensable, pour le soutien ou l'honneur du Trône. Et moi,

64 P A R I S S A U V É ,

ayant fait cause commune avec le Roi de Navarre, le pardon de mes fautes (si alors on leur donne ce nom) mon pardon sera aussi sûr & aussi authentique que les traités , & non accordé légèrement par un Prince foible qui n'a peut-être de volonté à lui que celle de se venger un jour.

M A R C E L fils.

Comment , mon pere , est-il possible que vous n'ayez pas prévu que tôt ou tard ?

M A R C E L pere.

Mon fils , c'est aujourd'hui , dans trois heures , à minuit , que cela se consomme.

M A R C E L fils.

Je me tais,

M A R C E L pere.

Je n'ajoute qu'un mot : il n'est que ce moyen pour garantir l'Etat de sa perte ; votre pere de l'échaffaud , & vous du malheur que vous redoutez. Hésitez à présent.

M A R C E L fils.

Je n'hésite point.

M A R C E L pere.

Je suis sûr de vous.

M A R C E L

M A R C E L fils.

Vous devez l'être.

M A R C E L pere.

Passer dans cette salle. J'attends ici le Délégué du Roi de Navarre. Je vous présenterai à nos amis ; & vous irez vous préparer pour me rejoindre.

S C E N E III.

M A R C È L pere.

QUE ne suis-je convaincu qu'ils arriveront ces événemens ! Populace insensée , pourquoi me suis-je laissé entraîner à vos perfides mouvemens ! Ce qui n'est que folie en vous est un crime horrible dans un homme en place. Combien de fois le remords ! Demain ! . . . , Quelle nuit !



E

S C E N E I V .

MARCEL pere , UN GARDE.

L E G A R D E .

VOICI quelqu'un qui m'a dit, après le mot du guet : « dites au Prévôt que je suis l'homme attendu ».

M A R C E L pere.

Qu'il entre.

(*Le Garde sort.*)

S C E N E V .

MARCEL pere , SIRE LADDIT ,

L'AGENT *qui reste au fond du Théâtre.*

S I R E L A D D I T .

POUVONS-nous parler ici avec sûreté ?

M A R C E L pere.

Oui ; ceci est la salle d'assemblée , & il n'y a personne que mon fils.

L A D D I T.

Pourquoi ton fils ?

M A R C E L pere.

Je te le dirai. Nous serions dans cette salle, si les fenêtres ne donnoient pas sur la place. Ce passage ci conduit à l'appartement de Mailard : mais il est à son poste : à cette heure personne n'y entre, & il y a un garde. Quant à cette fausse-porte, c'est par là que nos amis doivent entrer ; l'issue en est gardée exactement.

L A D D I T.

Pourquoi avoir choisi l'Hôtel-de-Ville ?

M A R C E L pere.

Les démarches les mieux combinées peuvent être dérangées par le plus foible obstacle : & si, par le plus grand des hazards, cette assemblée ci étoit inutile, & si elle étoit sue, la publicité du lieu dérangerait les conjectures.

L A D D I T.

Eh ! bien, Marcel, je te le répète ; cette nuit fait ta perte ou ta fortune ; elle te place à côté du Trône ou sur un échaffaud : demain ami du

Roi mon maître, ou envoyé au supplice par le Dauphin.

M A R C E L pere.

Je le fais ; je fais tout ce que j'ai fait : l'examen intime de mes témérités a porté dans mon ame une lueur sombre qui me fait entrevoir le sort qui m'attend. C'est à moi de le prévenir & de le changer. Comment le Dauphin me pardonneroit-il mon offense. . . . Je ne lui pardonnerai jamais de l'avoir offensé ! Qu'il péricule !

L A D D I T.

Tout est dit. Lorsque le Roi de Navarre m'a envoyé vers toi, voici ses dernières paroles : « Sire Thomas, assure Marcel de toute » mon amitié. Je n'obtiendrai rien des droits » de ma naissance ou des faveurs de la fortune, que je ne le partage avec lui. Je ne lui » propose point de conditions : qu'il les fasse ; » accepte les ; j'y souscris ».

M A R C E L pere.

Je te les ai dites : la mort de Maillard ; elle m'est nécessaire ; & celle de neuf autres, & la confiscation de leurs biens.

L A D D I T.

Tu les auras. Maillard périt cette nuit, & de ma main, ou de celle de cet homme.

M A R C E L pere.

Qu'à l'Assemblée des Etats le Roi de Navarre s'avoue l'auteur de tout ce que j'ai fait. Quant à ce qui va se passer, je le place à notre tête ; c'est son affaire. Pour les dignités dont il veut m'honorer , je l'en dispense : je ne desire que ma retraite , & je n'aspire qu'à la jouissance d'un repos qui me fuit , & à étouffer des remords qui m'accablent.

L A D D I T.

Des remords ! Ton salut assuré , tu n'en auras plus : Le remords fuit la crainte , & se perd avec elle. Eh ! quels sont ceux devant qui je vais parler ?

M A R C E L pere.

Ce sont ces mêmes hommes que nous avons employés dans tous les mouvemens qui ont agité Paris ; c'est ce brave Le Flamand , qui le premier , en présence du Dauphin , a percé de coups le Maréchal de Normandie ; c'est l'intrépide Anderson , qui , près de Saint-Eloi , a amenté le Peuple , & qui , suivi de ses amis , a de sa masse d'armes écrasé la tête de l'Avocat-général d'Acy ; enfin c'est Artaud , c'est Laltier , c'est Robert & quelques autres ; tous gens du peuple , mais hommes terribles. Ces hommes seuls , déjà disposés par moi , peuvent

70 P A R I S S A U V É ,
d'ici à minuit , rassembler dix mille de leurs
semblables , employer leurs fureurs & servir
nos projets.

L A D D I T.

Eh ! quels discours puis-je tenir à de pareil-
les gens.

M A R C E L pere.

Tous ceux qu'il te plaira. Leur ignorance est
prête à recevoir toutes les impressions que tu
voudras leur donner. Charge des couleurs les
plus noires & les plus affreuses le tableau de ce
qui s'est passé dans Rouen. Attendis-les sur
le sort de ton Souverain ; flatte-les ; appelle-les
par leur nom ; dis leur qu'ils sont connus ,
qu'ils sont chéris du Roi de Navarre. Ces
marques de bonté , de la part d'un Prince , leur
feront tenter l'impossible : jamais , avec le peu-
ple , un pareil moyen n'a manqué son effet. . .
J'entends quelque bruit . . . Ils arrivent. Re-
tire toi dans cette salle ; tu y trouveras mon
fils ; j'irai t'avertir.

L A D D I T.

Pourquoi lui as-tu découvert nos projets ?

M A R C E L pere.

Il y est enchaîné par des circonstances que
tu ignores , & que je te dirai. D'ailleurs , con-

nu par son crédit dans le Peuple, j'avois besoin que son association donnât plus de poids à nos desseins, & raffermît nos gens ébranlés & presque intimidés par l'Assemblée tenue ce matin. Va le joindre; prouve lui l'unanimité des vœux de la Nation; affecte la plus grande tranquillité; & surtout dérobe à ses regards toute idée de meurtre & de violence dans l'exécution de nos projets. J'irai vous chercher.

SCENE VI

MARCEL pere.

OUI, tout est dit.

SCENE VII.

MARCEL pere, GORS.

GORS.

BONSOIR, Sire Marcel.

MARCEL pere.

Bonsoir, Gors. Sais-tu s'ils viendront tous ?

Qui ; ils me suivent.

(*Marcel sort.*)

S C E N E V I I I.

ANDERSON , GORS , ROBERT ,

& plusieurs autres Conjurés.

(*Ils entrent les uns après les autres , quelquefois deux & trois ensemble ; ils ont tous l'air sombre ; ils rêvent , & paroissent se chercher ; & quand ils se rencontrent , ils s'évitent.*)

A N D E R S O N ,

E S T - il arrivé ?

G O R S ,

Qui ?

A N D E R S O N ,

Le Prévôt.

G O R S ,

Qui : il va rentrer,

ANDERSON, *tirant son poignard.*

Connois tu un poignard d'une treinpe plus forte ?

ROBERT, *tirant le sien.*

En voici un qui fera plus employé.

ANDERSON.

Que veux-tu dire ?

ROBERT.

Tu le sauras demain.

UN DES CONJURÉS, *qui se promene.*

Demain ! demain est un grand jour.

UN AUTRE.

Oui ; cela finira tout.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL pere.

MARCEL pere.

COUVREZ-vous, mes amis. Bientôt vous serez respectés de ceux qui vous forcent au

74 P A R I S S A U V É ,
respect. . . . (*Il les compte des yeux.*) Vous
êtes ici tous les quinze : mon fils sera le sei-
zieme.

A N D E R S O N .

Votre fils !

U N A U T R E C O N J U R É .

Sire Marcel , quoi ! votre fils !

M A R C E L pere.

Oui ; il est si persuadé de la nécessité qui nous met les armes à la main , qu'il veut partager nos dangers & nos récompenses. Si j'étois de ces hommes foibles qui ne voient qu'eux-mêmes , & qui , tirés du péril , y laissent engagés les compagnons de leur fortune , j'aurois joui de la tranquillité qui se présente à moi. Ce matin , dans cet Hôtel-de-Ville , mon pardon a été accordé ; ma grace est sûre & ratifiée , & je n'ai plus rien à craindre : mais la vie ne m'est rien , lorsque je vois la vôtre en danger. Hier , entre huit & neuf heures du matin , à l'Hôtel des Tournelles , il a été tenu un conseil secret. . . . permettez-moi de ne pas vous nommer celui de qui je tiens cet avis : dans ce conseil , la mort de vous tous a été résolue. Un seul de vous a été excepté : voulez-vous que je le nomme ?

T O U S.

Non, non, oui, non, non.

M A R C E L pere.

Demain le Dauphin....

A N D E R S O N.

Demain ! Que le tonnerre m'écrase !

M A R C E L pere.

Paix Anderfon..... Demain le Dauphin vous fait arrêter tous, & vous livre au supplice. Ainsi, mes amis, vous reste t-il quelque doute sur le parti que vous avez à prendre ? D'un côté, vous voyez les bourreaux, les tortures, une mort infâme & cruelle; de l'autre, le Roi de Navarre qui vous tend les bras, & qui vous accorde des immunités & des privilèges. Cette nuit, si nous savons l'employer, cette nuit présente à votre courage des fortunes immenses, des richesses inépuisables. Demain vous êtes les Rois de Paris. Ce n'est point par des paroles vagues, par des discours en l'air, que le Roi de Navarre vous assure de son secours & de sa protection : il envoie vers vous l'homme à qui il doit le plus de confiance, & qui doit le plus en donner, son premier Ministre, l'âme de son Conseil, Sire Thomas Laddit. Vous allez l'entendre : écoutez le en silence. Ensuite

76 P A R I S S A U V E ,
nous délibérerons : & , le parti pris & assuré ;
à onze heures précises , assemblez - vous , &
faites assembler vos gens , sans bruit , derrière
les murs du Bourg-l'Abbé. Je ferai distribuer
des armes à ceux qui en manquent ; & de-là
nous irons porter dans le sein de nos ennemis
la mort qu'ils nous destinoient.

L E S C O N J U R É S .

Vive Marcel , vive le Prévôt.

(*Marcel sort.*)

S C E N E X .

L E S C O N J U R É S .

A N D E R S O N .

IL auroit dû écouter lui-même l'Ambassa-
deur du Roi de Navarre : nous l'aurions cru.

A U T R E C O N J U R É .

Non , non ; il est nécessaire que nous l'en-
tendions.



SCENE XI.

LES CONJURÉS, MARCEL pere ;
MARCEL fils, SIRE LADDIT.

MARCEL pere.

VOICI Monseigneur Laddit, député par le Roi , son Maître , pour traiter avec nous. Sire Laddit, voici nos amis.

MARCEL fils. (*à part.*)

Quels amis !

LADDIT.

Quoi ! Sire Marcel , voici les défenseurs de la premiere Ville du Royaume ! Est-il bien vrai que je jouis en cet instant d'un bonheur que le Roi mon Maître a souvent ambitionné , celui de voir , de contempler de ses yeux ces braves gens qui ont su s'affranchir de la tyrannie des Conseillers du Dauphin ! avec quelle joie , m'a dit ce Prince , ne prendrai-je pas les mains d'Anderson , de Le Flamand , de Gors & de vous tous , mes amis ! Avec quel plaisir il vous marqueroit l'admiration qu'il a de votre courage & de vos exploits ! Qu'il se console ; il n'est pas loin , l'instant où il jouira

de ce bonheur ! Demain si vous le secondez, demain il est dans Paris ; demain il est avec vous ; & vous n'aurez plus à craindre la vengeance que le Dauphin tient suspendue sur vos têtes ; vengeance qu'il fait cacher sous les apparences de la plus grande & de la plus sincère modération. Eh ! quel est l'esprit assez foible , quel est celui de vous , quel est l'homme assez crédule pour hazarder sa confiance sur la parole du Dauphin , sur celle de l'homme le plus faux & le plus trompeur ? Faut-il d'autres preuves de sa perfidie que ce qui s'est passé dans Rouen ? Peut-être en ignorez-vous les circonstances. J'étois présent.

Au milieu d'un repas, où le Dauphin avoit invité mon maître , au milieu d'un repas qu'animoient la joie & la confiance , le Roi paroît ; il élève une voix terrible : Que personne ne se remue sous peine de mort. Il fait arrêter les premiers de la noblesse , les Seigneurs de Graville , Maubuet , Doublet , le Comte d'Harcourt. On les charge de chaînes , on les enlève , on les entraîne. Le Roi lui-même , au même instant ordonne leur supplice , & fait verser en sa présence ce sang noble , prodigué pour lui tant de fois dans les batailles. . . . Ah ! mes amis , le peuple de Rouen , aussi juste , mais moins brave que vous ne l'auriez été , le Peuple s'indigne , il s'émeut , & ne peut croire que c'est le Roi. Il leve la visière de son casque , & dit : C'est moi , c'est le Roi ; n'en doutez pas. . . . Non , non ,

perfide, la postérité n'en doutera pas, pas plus que de la vengeance. Va, Prince ingrat, traîne à ta suite quatre-vingt mille hommes qui te détestent, va combattre seul au milieu des campagnes de Poitiers. Apprends là qu'un Roi ne doit pas abuser de sa puissance.

Croira t-on, croirez-vous, braves gens que vous êtes, que ce soit une poignée d'Anglois, quelques milliers d'hommes harassés, fatigués d'une longue marche & épuisés de travaux, qui ait dissipé l'armée Françoisse, dont quarante mille combattans se séparent, sans même avoir vu l'ennemi? Non, non, c'est la journée de Rouen, c'est l'abus de l'autorité, c'est la violation des loix, c'est le juste ressentiment de la noblesse irritée. L'Anglois en est si convaincu, que, satisfait de la proie qui lui est abandonnée, il se retire, il fuit. Le vainqueur s'estime trop heureux d'échaper aux vaincus.

C'est à vous à présent, mes amis, c'est à vous de justifier les décrets du Ciel, de vous rendre aux vœux de la Nation, de partager la vengeance de mon maître, & de prévenir celle que le tyran exerceroit sur vous. Le barbare est à présent dans les prisons d'Angleterre. Attendez-vous qu'il accoure ici, la rage dans le cœur & le feu dans les yeux, tel qu'il est entré dans la ville de Rouen, & qu'il dise d'une voix terrible : mettez à mort, & Anderson, & le Flamand, & Robert & vous tous, mes amis, dont il fera couler le sang goutte à

80 P A R I S S A U V É ,

goutte , pour jouir de vos supplices , & pour se donner le plaisir atroce d'entendre les cris douloureux , les cris que vous arracheront les tortures ? Non , non , vous ne le permettrez pas ; vous êtes des hommes. Jurons que demain....

M A R C E L pere.

Seigneur Laddit , je réponds pour nous tous ; je ne ferai pas démenti.

A N D E R S O N .

Non , non ; parlez , parlez.

M A R C E L , pere.

Le Roi de Navarre tiendra-t-il toutes les conditions que vous avez signées ?

L A D D I T .

Oui ; je vous engage sa parole sacrée....

M A R C E L pere.

C'est assez. Le tems qui nous reste suffit à peine pour nous préparer à exécuter ce que nous avons résolu de faire. Avant que les guichets de la ville soient fermés, Seigneur Laddit , faites partir un homme vers le Roi de Navarre : que notre défenseur fasse avancer ses troupes. A minuit , la porte Saint-Antoine lui sera livrée. Mon fils , conduisez le Seigneur Laddit jusqu'en

qu'en mon Hôtel. Sire Laddit, vous en sortirez à minuit. Pour vous, mon fils, revenez.

(*Laddit sort avec Marcel fils.*)

SCENE XII.

LES CONJURÉS, MARCEL pere.

MARCEL pere.

MES amis, est-il quelqu'un de vous dont le cœur se refuse à ce que nous allons faire ?

TOUS LES CONJURÉS.

Non, non, non.

ANDERSON.

Que le Ciel m'écrase !

MARCEL pere.

Ecoutez : à onze heures frappantes, trouvez-vous chez moi ; j'assignerai à chacun l'ordre qu'il doit tenir.] Robert.

ROBERT.

Quoi ?

MARCEL pere.

Tu demeures près des prisons du Châtelet :

F

82 P A R I S S A U V É ,

il faut que ce soit toi qui en brises les portes;
tu déchaîneras & tu armeras tous ceux qu'elles
renferment.

A N D E R S O N .

J'en fais mon affaire.

M A R C E L pere.

Gors. Tu mettras le feu aux Halles.

G O R S .

Oui.

M A R C E L pere.

Et toi Artaud , aux maisons du Pont-aux-Meüniers. Laddit s'est chargé de nous délivrer de l'impétueux Maillard , & de neuf autres que je vous nommerai. Que cette nuit la défolation , le trouble & la terreur , répandus à la fois dans tous les quartiers de Paris , précipitent au-devant de nos coups ceux qui auroient eu la force de se défendre ! que le flambeau dans une main & le fer dans l'autre , chacun de nous porte la flamme & la mort dans les maisons de cette ville immense ! Liaison , parenté , amitié , âge & sexe , ne doivent laisser nulle entrée à la pitié ; nulle miséricorde : n'en ayons pas plus pour eux qu'ils en auroient pour nous. Les perfides ! Ils nous ont abandonnés. Que le sommeil de cette nuit soit

pour eux le sommeil de la mort : & surtout n'épargnons pas les maisons de ces hommes de loi , dont la sévérité cruelle nous attend dans les supplices. Que le quartier du Palais ne soit demain qu'un monceau de cendre abreuvé de sang. . . . Mes amis , mon fils va rentrer : épargnons à sa jeunesse des détails que peut-être il n'auroit pas la force d'envisager. Il suffit qu'il sache & qu'il approuve que Paris soit soumis au Roi de Navarre. Gardez le silence sur tout le reste : qu'il ne prévoie aucune espece de violence. . . . Le voilà.

S C E N E X I I I.

LES MÊMES, MARCEL fils.

M A R C E L pere.

V A t-il faire partir un Courier ?

M A R C E L fils.

Oui.

M A R C E L pere.

Il ne vous a rien dit ?

M A R C E L fils.

Il vous attend.

A N D E R S O N.

Sire Marcel , ne pourriez-vous nous dire celui de nous qui est excepté dans la liste de cette condamnation que le Dauphin à prononcée?

M A R C E L pere.

Eh ! si c'étoit toi , Anderson !

A N D E R S O N.

Moi ! Cela ne se peut pas ; ce ne peut-être qu'un traître. Si je connoissois le perfide , de même que dans cette table , je lui enfonce-rois mon poignard dans le cœur.

(Il enfonce son poignard dans la table.)

T O U S L E S A U T R È S C O N J U R É S.

Et moi , & moi : au même instant , il fen-tiroit. . . .



S C E N E X I V.
LES MÊMES, MAILLARD.

M A R C E L pere.

M A I L L A R D !

M A R C E L fils.

Maillard !

TOUS LES CONJURÉS, *marquent le plus grand étonnement, & disent de même :*

Maillard ! Maillard !

M A I L L A R D.

Que vois-je ici, Marcel ! Marcel, que veut dire cette assemblée, à cette heure-ci, & dans ce lieu ?

M A R C E L pere.

Ce lieu Ce lieu n'est pas suspect.

M A I L L A R D.

Ces visages interdits, ces regards baissés, ce silence profond après ces clameurs
Et de tels hommes ! Que vois-je ! un

86 P A R I S S A U V É ,
poignard au milieu de cette table ! Marcel ,
qu'est-ce que cela veut dire ?

M A R C E L pere.

Je te l'avouerai , Maillard , ta présence nous surprend , & les confond ; je ne t'attendois pas ; je te croyois à ton poste : j'avois même pris des précautions contre toi ; j'avois ordonné qu'on m'avertît , si tu paroissois. Il étoit ici cependant question de toi ; il n'étoit même question que de toi , de Maillard : ton nom doit avoir frappé tes oreilles. . . .

M A R L L A R D.

Eh bien ?

M A R C E L pere.

Les malheureux que tu vois m'ont supplié de les écouter. Tes prières & ton crédit près du Dauphin ont ce matin obtenu ma grace. Ceux qui sont ici présens ont le malheur d'être coupables des mêmes actions que les miennes : une fureur insensée les a précipités dans les mêmes désordres. Ils voudroient obtenir par toi le pardon de leurs fautes ; & , résolus demain d'abandonner Paris , leur patrie , leur famille , ne pourrois-tu les retenir dans ces liens respectables , qu'ils chercheroient à rendre utiles à l'Etat ; & , devenus citoyens , ne pourroient ils chercher à remplacer ceux dont

le malheur des tems vient de nous priver? . . .
Que n'as-tu entendu l'expression énergique du
sentiment qui animoit ces infortunés ! Je n'au-
rois pas à te convaincre de leur douleur & de
leur repentir . . . Anderson, reprends cette arme.
Tu voulois l'enfoncer dans le cœur de celui
qui , dorenavant voudroit troubler l'Etat :
réserve-là pour toi , si tu manques au serment
que tu m'as fait.

M A I L L A R D.

Puis-je croire ?

M A R C E L pere.

Aurois-tu des soupçons?

M A I L L A R D.

Non ; je vois ici ton fils.

M A R C E L fils , *se cachant le visage.*

Dieux !

M A I L L A R D.

Puis-je croire en effet qu'un repentir fin-
cere soit entré dans vos cœurs féroces ? Non,
non ; c'est le désespoir de ce que tout vous
manque à la fois, de ce que vous êtes abandon-
nés , & des grands qui vous ont conduits dans
l'abîme , & du peuple que vous y avez en-

traîné. Insensés que vous êtes, qui n'avez pas vu que de simples citoyens comme nous, ne font, dans les mains de ceux qui manquent à leur devoir, que des instrumens dont ils se servent pour briser ce qui s'oppose à leur ambition ! Satisfaits, ils vous jettent à terre, & vous foulent aux pieds. C'est ce qu'ils font à présent.... Quelque raison que Marcel puisse alléguer, n'espérez pas que j'emploie pour vous un crédit inutile. Le pardon que vous demandez, je craindrois de l'obtenir. Votre existence est un scandale au milieu du peuple. Fuyez, dérobez-vous à la justice des hommes : mais où l'œil de Dieu ne vous poursuivra t-il pas ? Dans Paris ? Hors vos complices, il n'est personne qui ne frémissé à votre aspect. Chez les Anglois ? Le récit de vos crimes a passé la mer ; & ils ne refuseront pas au Roi la vengeance qu'il demandera. Il n'est pour vous qu'un seul azyle sur la terre : le Roi de Navarre. O ! justice divine, qui punis les criminels les uns par les autres ; c'est-là que tu les attends ! Ce Prince, souillé des plus grands forfaits, ce perfide, qui, pendant la malheureuse captivité de son Souverain, déchire le Royaume par ses complots & par ses factions ; aura t-il pour des gens qu'il méprise au fond de son cœur, le respect qu'il n'a pas pour son Roi ? Meurtres, empoisonnemens, assassinats ; nommez-moi un crime dont il ne soit pas coupable ? Allez, retirez-vous près de

lui : vous avez le droit de l'approcher. Demain les portes de Paris vous seront ouvertes ; je vous en faciliterai toutes les issues.

MARCEL, pere.

Maillard , j'espérois vous fléchir , & qu'au-
près du Dauphin.....

MAILLARD.

Non, non : qu'ils se retirent ; je souffre trop
de leur présence. Allez.

MARCEL pere.

Adieu infortunés. Si vous aviez à balancer
sur le parti que vous avez à prendre , Mail-
lard vous y détermineroit. Adieu.

(Tous les Conjurés sortent.)

SCENE XV.

MARCEL pere , MARCEL fils ,

MAILLARD.

MAILLARD.

LE Ciel ne pouvoit inspirer rien de plus
favorable que la résolution qu'ils ont prise
d'abandonner Paris. Laissons les aller. Dans

les ames feroces par nature , par état & par éducation , la cruauté a passé dans le sang & l'humanité a perdu les ressources de la pitié & des remords. Si le peuple est instruit de ceci , que demain il perde par leur départ les craintes que cette assemblée auroit pu inspirer , & que tu n'aurois pas du permettre , Sire Marcel. (à *Marcel fils.*) Mon cher fils , tes yeux sont baissés , tu paroissais plongé dans des réflexions sinistres. Hélas ! le tems coule si vite ! Ton chagrin est injuste. . . . Tu crains de me regarder !

(*Marcel fils s'en va pénétré & confus.*)

S C E N E X V I.

M A R C E L pere , M A I L L A R D.

M A I L L A R D.

O ! jeunesse , jeunesse ! Marcel , quel qu'un m'a dit avoir vu dans Paris un des Agens secrets du Roi de Navarre. Demain il faut l'arrêter.

M A R C E L pere.

Sans doute ; bonsoir Maillard.

M A I L L A R D.

Je me suis trouvé indisposé : un autre a

pris ma place. Je vais prier le Ciel d'affermir nos pas, & de nous conserver dans le chemin de l'honneur; & après avoir donné quelque trêve à ma lassitude, enveloppé dans mon manteau, je retourne à mon poste. J'y serai à trois heures. Adieu, Marcel.

M A R C E L pere.

Adieu, Maillard.

(*Maillard sort. Marcel pere le regarde aller, relève la tête, jette encore ses regards sur Maillard.*)

Il est tranquille: il va dormir, pour ne jamais se réveiller. . . . Et j'envie son sort.

F I N du troisieme Acte.



ACTE IV.

*Le théâtre est dans l'obscurité ; c'est-à-dire ,
qu'il ne paroît éclairé que par de grosses
lampes descendues des voûtes.)*

SCENE PREMIERE.

FELIX , HÉLOISE , ALIX.

HÉLOISE , à Alix.

VEILLEZ à la porte de l'appartement de
mon pere : si vous entendez quelque bruit ,
venez aussitôt m'avertir.

(Alix sort.)

SCENE II.

HÉLOISE , FELIX.

HÉLOISE.

AH ! Felix..... Il avoit promis à dix
heures , vous ignorez pourquoi son pere le
retient !

F E L I X.

Je ne fais pas ; mais son retard ne peut être long.

H É L O I S E.

Dans quelle situation , dans quel état la triste nouvelle de notre séparation doit elle l'avoir mis !

F E L I X.

Tranquille & sombre , il n'a pas proferé une parole. Abîmé dans des réflexions profondes , il n'en sort que pour lever les yeux au ciel , & les baisser vers la terre.

H É L O I S E.

Et , depuis ce matin que nous nous sommes quittés , où peut-il avoir porté ses pas ? Que peut-il avoir fait ?

F E L I X.

Presque toujours avec son pere , il a été retenu par lui dans des occupations qu'il disoit ne pouvoir confier qu'à son fils.

H É L O I S E.

Son pere ! Ah ! Felix ne lui dites pas que vous m'avez trouvée pleurant : il a bien assez

94 P A R I S S A U V É ,
de ses douleurs ! Ce matin , quelle agréable
& trompeuse espérance cette assemblée pa-
roissoit nous permettre ! Ah ! Marcel ! Ah !
mon fils !

F E L I X .

Il aura bien du chagrin de ne le plus voir.

H É L O I S E .

Il n'est pas sa mere. C'est à vous , c'est à
votre femme que je le recommande : elle m'a
promis d'en avoir le plus grand soin.

F E L I X .

N'en doutez pas.

H É L O I S E .

A l'égard de mon mari , votre amitié pour
lui n'a pas besoin de priere. Pendant tout le
cours de cette année , ne le quittez que le
moins qu'il vous sera possible. Je crains sa
tendresse , sa vivacité , son emportement. La
volonté de mon pere est irrévocable : qu'il
n'emploie rien pour la forcer. Un seul moyen
pourroit abrégér la durée de notre exil , les
services que son pere rendroit à l'Etat.

F E L I X .

Ne l'espérez pas.

H É L O I S E.

Est-ce qu'il y auroit à craindre?

F E L I X.

Non.

H É L O I S E.

Je crois qu'il nous fera permis de nous écrire; & ses lettres. . . . Le voici.

S C E N E I I I.

H É L O I S E, M A R C E L fils,

F E L I X.

M A R C E L fils.

HÉLOÏSE, bonjour; bonsoir, Felix, toujours toi, toujours ami, toujours toi-même. . . toujours. . . . Laisse nous. . . . Eh! bien, Héloïse, sommes nous assez malheureux! . . . Felix, écoute. . . . Dis que tu fais où je suis.

(*Felix sort.*)



SCENE IV.

HÉLOÏSE , MARCEL fils.

MARCEL fils.

H _E bien , Héloïse !

H É L O ï S E

Soumettons-nous , mon ami. Lorsque ton impatience a précipité notre mariage , tu devois t'attendre à tous les chagrins que cette conduite ne pouvoit manquer de nous attirer. souffrons , souffrons , sans murmurer.

MARCEL fils.

Me le pardonnes-tu ?

H É L O ï S E.

Si je te le pardonne ! Aurions-nous , sans cette faute , la consolation de penser que nous ne pourrons jamais être forcés à de nouveaux nœuds ? Héloïse & Marcel sont jusqu'à la mort unis l'un à l'autre. Serai-je toujours dans ton cœur ?

MARCEL fils.

Est-il possible que tu en doutes ! Eh ! ton pere ?

HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE.

Il prend quelque repos.

MARCEL fils.

Du repos !

HÉLOÏSE.

Que veux-tu dire ?

MARCEL fils.

Rien.

HÉLOÏSE.

Mon ami, c'est demain que je pars ; c'est à cinq heures du matin.... A cinq heures du matin.... C'est mon pere qui me conduit.... Tu ne me réponds pas !

MARCEL fils.

Que puis-je te répondre !

HÉLOÏSE.

Je ne crois pas que mon pere fût fâché de te voir, si à l'instant de notre départ tu te trouvois chez lui.

MARCEL fils.

A cinq heures demain.... Demain !

G

H É L O Ï S E.

Oui, mon ami. Je te laisse un plaisir que je n'aurai pas dans ma solitude : tu pourras avoir l'œil sur la santé de ton fils. . . . On va te l'apporter : je ne veux pas qu'il se sépare de nous sans que tu le voies ; il ne passera pas dans des mains étrangères, sans avoir reçu de toi des caresses qu'il te rendra dans un an, & que je partagerai. Allez, Alix, ne faites point de bruit, ne le réveillez pas ; éloignez la lumière. . . . Felix vient de me dire. . . .

M A R C E L fils.

Il vous a dit ? . . .

H É L O Ï S E.

Il m'a dit que tu étois plongé dans les plus sombres réflexions. Hélas ! elles ne servent qu'à aggraver le mal , & ne peuvent l'empêcher ! Mon ami , les peines présentes nous préparent un avenir fortuné ; oui , nous ferons heureux l'un par l'autre.

M A R C E L fils.

Non , jamais , jamais.

H É L O Ï S E.

J'ai obtenu de mon pere que tu l'accom-

pagnerois toutes les fois qu'il viendra me voir. Tu pourras m'écrire. . . . Ah ! voici ton fils ! Posez le là : passez ici : craignez que la lumière ne lui frappe les yeux. . . . Donnez. Regarde.

S C E N E V.

HÉLOÏSE , MARCEL fils , l'ENFANT ,
GENEVIEVE.

H É L O Ï S E.

(Elle pose l'enfant sur la table ; il est dans un berceau ; un pavillon le couvre : elle le leve ; elle regarde l'enfant en cachant la lumière avec sa main. Marcel fils est de l'autre côté de la table.)

Vois tu comme il est bien. . . . Comme il dort ! On diroit qu'il sourit. . . . Quel sommeil tranquille ! (Elle le baise.) Eh ! c'est un autre que moi. . . . Et je le quitte !

(Elle porte la main à ses yeux.)

M A R C E L fils.

Non , non , Héloïse. . . . Ah ! tu me caches ta douleur ! Tu fais bien. . . . Espere plutôt que bientôt sa mere. . . . Adieu , adieu , mon Héloïse.

H É L O Ï S E.

Quoi ! sitôt ! Marcel , vous me quittez !

M A R C E L fils.

Adieu . . . Adieu , mon fils. (*Il le regarde.*)
Que ne suis-je mort à cet âge !

H É L O Ï S E.

Tu ne m'aurois point aimée !

M A R C E L fils.

Je ne ferois point ton malheur . . . Adieu ,
mon fils : que le Ciel (*il dit ceci en lui imposant les mains.*) t'accorde une destinée plus
heureuse que la mienne ! Aime ta mere ; fais
la souvenir de moi ; si le Ciel . . . Si cette
nuit . . . Adieu , mon fils , adieu.

(*Il se baïsse sur le berceau & paroît, le baisser.*)

H É L O Ï S E, à part.

Si le Ciel . . . Si cette nuit ! . . .

M A R C E L fils.

Adieu , Héroïse : on m'attend.

H É L O Ï S E,

Qui ?

M A R C E L fils.

Mon pere.

H É L O Ï S E.

Quelle raison ?

M A R C E L fils.

Je ne puis la dire.

H É L O Ï S E.

Pourquoi donc à cette heure-ci ?

M A R C E L fils.

Il le faut.

H É L O Ï S E.

Tu disois *fi le Ciel.... Si cette nuit....*
Ah ! mon ami, vous avez un secret qui vous oppresse, & ce secret est terrible, il est affreux ! Enlevez cet enfant, reportez le ; mettez le dans mon lit.... Cette nuit.... Cette nuit, il la passera dans les bras de sa mere.

(*Génevieve emporte l'enfant.*)

S C E N E V I.

HÉLOÏSE, MARCEL fils.

H É L O Ï S E.

M O N ami , vous avez un secret qui vous accable. Hélas ! vous le savez , je ne suis pas de ces femmes dont la curiosité inquiète se plaît à tourmenter leur mari ! Un seul de vos sentimens a toujours suffi à mon cœur... Mais j'ai des droits sur tout ce qui intéresse vos jours. Si ce que vous me cachez regarde les affaires publiques , ne me permettez qu'un mot , qu'un seul mot . Ce que vous me cachez le confieriez-vous à mon pere ?

M A R C E L fils,

Non.

H É L O Ï S E.

Est-ce le vôtre qui vous force au silence ?

M A R C E L fils.

Oui.

H É L O Ï S E.

Ce ne peut-être qu'une action indigne de vous.

M A R C E L fils.

Si votre bonheur?....

H É L O Ï S E.

Je n'en veux point à ce prix.

M A R C E L fils.

Héloïse!....

H É L O Ï S E.

Mon ami, mon ami, pourquoi hésiter de
me dire ce que j'ai intérêt de savoir?

M A R C E L fils.

Je ne le peux, Héloïse; j'ai fait le ser-
ment....

H É L O Ï S E.

On n'en fait pas pour les choses honnêtes.
Voilà donc le premier refus que je reçois de
vous! Ajoutez-vous cette peine à toutes celles
que votre présence suspend, mais qui vont
m'accabler! O Marcel, ton Héloïse doit elle
te quitter avec le chagrin de penser qu'elle a
perdu ta confiance! Hélas! ce que tu médites
jette sur ton front quelque chose de si sombre
& de si funeste, que ce secret est devenu le
nôtre! Il est le mien.... Ah! mon ami, je

104 P A R I S S A U V E ;
t'en supplie , dis moi , que vas tu faire ? Où
vas tu ?

M A R C E L fils.

Moi , où je vais ?

H É L O Ï S E.

Oui , je t'en prie.

M A R C E L fils.

Je vais. . . . Que ne ferois-je pas pour faire
ta félicité !

H É L O Ï S E.

Je te la demande.

M A R C E L fils.

Qu'exiges tu de moi ?

H É L O Ï S E.

Ma tranquillité. (*Elle tombe à ses genoux.*)
Mon ami , eh ! tu me refuses !

M A R C E L fils.

Toi , à mes pieds ! Héloïse à mes genoux !
O Ciel ! que je suis malheureux ! leve toi ;
écoute , & crains de m'interrompre.

H É L O Ï S E.

Eh bien ?

MARCEL fils

Eh bien, demain....

HÉLOÏSE.

Demain?

MARCEL fils.

Demain nous ferons l'un à l'autre.

HÉLOÏSE.

Comment?

MARCEL fils

Tout est changé. Le Roi de Navarre cette nuit s'empare de Paris.

HÉLOÏSE.

Eh ! mon pere?

MARCEL fils.

Ne crains rien pour lui : mes jours répondent des siens. Toute la France, dit-on, desire cet événement. Maillard auroit su tout; mais on a craint ses principes & son austérité.

HÉLOÏSE,

Eh ! comment se peut-il que tranquillement le Roi de Navarre?

M A R C E L fils.

A minuit la porte Saint-Antoine lui est livrée.

H É L O Ï S E.

Je ne demande pas par qui. Ah ! Marcel ; est il possible que tu sois entré dans un projet aussi téméraire !

M A R C E L fils.

Je ne l'ai su qu'à l'instant. Adieu , adieu ; je te quitte. On m'attend : mon absence peut alarmer.

H É L O Ï S E.

Non , non ; je ne te quitte point. Qui t'a confié ce projet ?

M A R C E L fils.

Mon pere.

H É L O Ï S E.

Quels sont ses complices ?

M A R C E L fils.

Ses complices ! quelle expression !

H É L O Ï S E.

Je tremble q'elle ne soit juste. Hélas ! de

qui peut-il être aidé dans ce complot, si ce n'est par les scélérats qui l'obsèdent ! Viens, viens faire une action généreuse ; viens à l'instant apprendre à mon pere ce qu'il eût du favoir avant moi.

MARCEL fils.

O Ciel ! oses-tu abuser de mon amour & de ma félicité ! Si je croyois, si j'imaginois que tu eusses seulement la pensée de le dire à ton pere, ma mort me délivreroit à l'instant de la honte d'avoir trahi le mien.

HÉLOÏSE.

Il suffit ; je me tais : ne crains pas, ne crains pas que je parle.

MARCEL fils.

Ah ! mon Héroïse, suis moi plutôt ! Viens avec moi à l'Hôtel de mon pere. Il sait tout. Son Hôtel servira d'azyle à ton enfant & à toi.

HÉLOÏSE.

Moi ! que je quitte la maison paternelle ! Moi ! que j'abandonne mon pere, en un pareil moment ! Que le ciel me punisse par ta mort ou la mienne, si jamais j'y consens ! Quels que soient les événemens de cette nuit, je mourrai, s'il le faut, entre mon pere & mon enfant. Cruel, que vas-tu faire !

M A R C E L fils.

Il n'est plus tems : je les ai vus , ces hommes atroces , je les ai vus : ils étoient ici. Entraîné par la fatalité , par mon désespoir , je les ai vus : c'est en ce lieu , c'est là que les résolutions ont été prises. Le farouche Anderson a enfoncé son poignard dans cette même table , sur laquelle tu viens de poser ton fils. Ton pere a paru Ne crains rien pour lui : si tu trembles pour ses jours Non , non , ne crains rien Je te permets (Ah ! mon Héloïse , que l'homme qui s'est conservé vertueux ne s'applaudisse que d'être échapé aux circonstances !)

A minuit , à minuit frapant , je te permets d'avertir Maillard. Alors le Roi de Navarre sera dans Paris ; toute défense sera inutile. Si Maillard a quelque sujet d'appréhender , qu'il mette ses jours en sûreté. Dis lui que c'est de moi , que c'est par moi que cet avis lui est parvenu. Peut-être pardonnera t-il au fils le crime du pere.

H É L O Ï S E.

Ah ! Marcel !

M A R C E L fils.

Plains moi , plains moi , mon Héloïse. Que les peres qui gémissent de leurs enfans vien-

nent & me jugent : qu'ils voient quel est le tourment affreux d'un fils dont le pere est coupable. L'infortuné ! il trouve armés contre lui, son âge, la nature & les loix ! Ses remontrances, sont une témérité, ses plaintes un manque de respect, son accusation seroit un crime ; & c'est le front baissé & les mains sur les yeux, qu'il est forcé de recevoir le poids terrible de l'ignominie dont son pere vient l'accabler. Voilà mon état cruel.

HÉLOÏSE.

Et je ne peux que le partager.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX.

PAIX donc, paix donc ; vous parlez si haut, que votre pere peut vous entendre.

(*Alix sort, & Héloïse passe avec Marcel de l'autre côté du théâtre.*



SCENE VIII.

MARCEL fils, HÉLOÏSE.

H É L O Ï S E.

E_H ! ne pouvois tu t'opposer à leurs résolutions ?

M A R C E L fils.

D'un coup de poignard, il me jettoit à ses pieds : il me l'avoit dit ; & ma mort n'étoit utile à rien.

H É L O Ï S E.

Le barbare ! Marcel , laisse les agir ;
reste avec moi.

M A R C E L fils.

Avec toi ! . . . Non , non : mon pere compte déjà les momens qui m'ont séparé de lui. Laisse moi expier le malheur d'avoir occasionné sa confidencè ; laisse moi tout entier à l'obligation où je suis d'empêcher par ma présence & par mes efforts les maux que peut-être cette nuit peut causer dans Paris. Adieu.

H É L O Ï S E.

Adieu , Marcel.

MARCEL fils.

Adieu, mon Héroïse.

HÉLOÏSE.

O ciel ! si j'allois ne plus te revoir !

MARCEL fils.

Dans deux heures je suis ici ; sois en certaine ; & je t'enverrai Felix. Adieu.

HÉLOÏSE.

Adieu. Je croyois voir un terme à nos maux , & c'est d'aujourd'hui qu'ils commencent.

SCENE IX.

HÉLOÏSE, ALIX.

HÉLOÏSE.

QUELS nouveaux malheurs vont fondre sur nous ! Où va t-il nous précipiter ! Rien n'a pu toucher cet homme barbare : son pardon assuré , la bonté du Prince , l'amitié de mon pere , ce qu'il doit à son fils , à sa patrie ,

112 P A R I S S A U V É,

ce qu'il se doit à lui-même.... Malheureuse que je suis ! Pouvois-je me défendre de la fausse démarche où l'amour nous a jetés ! Mon pere approuvoit notre tendresse.... Mon pere... Mon pere ! Il étoit... Quelle heure étoit il , lorsque je suis sortie , lorsqu'il est entré ici ? Quelle heure peut-il être à présent ? Eh ! c'est à minuit que ! (*Elle reste les yeux fixes.*)

A L I X.

Madame si vous rentriez dans votre appartement.... Ces voûtes sombres impriment je ne fais quelle horreur....

H É L O Ï S E.

Les scélérats n'y sont plus.

A L I X.

J'entends.... J'entends marcher à grands pas.

S C E N E X.

HÉLOÏSE, FELIX, ALIX.

F E L I X , *crie de loin.*

C'EST moi , c'est Felix ; n'ayez pas peur, Madame.... Il a paru. Son pere l'avoit déjà demandé

demandé deux fois. . . . Il a paru ; il a jeté un coup d'œil sur ceux qui entouroient le Pré-vôt. Je vous l'avoueraï ; c'est en partie cette populace infâme qui a causé tant de désordre. Votre ami s'est approché de moi ; il m'a dit : cours vers elle ; qu'elle éveille son pere un peu avant minuit ; & qu'elle ne craigne rien pour elle-même.

H É L O Ï S E.

Etoit-il armé ? Va t-il les fuivre ? Qu'il vienne, qu'il vienne ici ; qu'il vienne près de moi.

F E L I X.

Je cours les rejoindre : ils vont partir.

(*Felix sort.*)

S C E N E X I.

H É L O I S E *seule.*

ILS vont partir ! Ils vont partir ! Qu'a t-il dit ! Qu'elle n'appréhende rien pour elle-même. . . . j'ai donc tout à craindre pour mon pere ! Eh ! ce sont ces mêmes hommes , ce sont ces scélérats , Dieux ! Ils ont précipité les Seigneurs du haut des marches du

H

114 PARIS SAUVÉ,

Palais , & sur les pointes de leurs piques. . . .
 Ils vont venir ; ils le tueront. . . . Qu'elle
 n'appréhende rien pour elle-même ! Pourquoi
 vouloit il me faire quitter ce lieu ? Pourquoi
 me conduire chez le Prévôt ? Qu'elle n'ap-
 préhende rien ! Tout , tout. Mon pere est en
 danger ; le péril presse. . . . Je les vois. . . .
 ils viennent , ils accourent , ils le poignent
 dans mes bras , dans mes foibles bras. . . .
 Ils l'arrachent de mon sein palpitant ; & , le
 saisissant par ses cheveux blancs , ils l'entraî-
 nent , malgré mes cris , ils l'entraînent ; & son
 visage sanglant est couvert de la fange des
 ruisseaux dans lesquels ils le traînent ! . . .
 Mon pere. . . . Mon pere , éveillez-vous. . . .
 Je ne peux marcher. . . . Eveillez-vous , mon
 pere. . . . Mon pere , éveillez-vous. . . .
 Eveillez-vous , mon pere. . . . Mon pere.

A L I X , *survenant.*

Madame , rentrez vite , rentrons , il va de-
 mander pourquoi vous êtes ici.

H É L O Ï S E.

Mon pere , éveillez-vous. . . . mon pere ,
 mon pere , éveillez-vous.



SCÈNE XII.

HÉLOÏSE, MAILLARD,
ALIX.

MAILLARD.

QUEL bruit ! O ciel ! . . . Ma fille , que faites-vous ici ?

HÉLOÏSE.

Mon pere, sauvez-vous.... Les barbares ! ...
Ils vont . . . Ils vont vous tuer . . . Le Roi
de Navarre . . . Ah ! mon pere, sauvez-vous !
Le Roi de Navarre s'empare de Paris . . .
Ils vont tout mettre à feu & à sang . . .
Sauvez-vous.

MAILLARD.

Je n'entends aucune rumeur. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ALIX.

Ah ! Sire Maillard , c'est la vérité !

MAILLARD.

La vérité ! De qui savez-vous cela , ma fille ?

H É L O Ï S E.

Ah ! je le fais !

M A I L L A R D.

De qui ?

H É L O Ï S E.

De mon mari.

M A I L L A R D.

De votre mari ! Quel délire ! Ma fille , de votre mari ! Ma fille , rappelle tes esprits.

H É L O Ï S E.

Sauvez-vous , au nom de Dieu , sauvez-vous C'est à minuit Ils vont frapper.

M A I L L A R D.

Je ne vous écoute pas , que vous ne me parliez avec tranquillité.

H É L O Ï S E.

Hé bien , mon pere

M A I L L A R D.

Que voulez-vous dire ? Rappelez vos esprits.

H É L O Ï S E.

Eh bien, mon pere....

M A I L L A R D.

Parlez ; je vous l'ordonne.

H É L O Ï S E.

Le fils de Marcel fort d'ici ; il me l'a dit à l'instant..... Les ennemis..... Le Roi de Navarre.... La porte Saint-Antoine va leur être livrée ; elle l'est à présent..... Et c'est son pere.... Ah ! barbare !.... Ah ! malheureuse ! Et je ne pourrai plus regarder son fils !.... Tout est perdu pour moi.

{A L I X.

Oui , Sire Maillard ; il fort d'ici.

H É L O Ï S E.

Sauvez-vous , mon pere , sauvez-vous : ils en veulent à vos jours.... Anderfon , Gors, Le Flamand, tous les scélérats... Ils étoient ici : c'est ce soir , c'est en ce lieu qu'ils ont fait ce complot.

M A I L L A R D.

C'est en ce lieu , en ce lieu ! Ce soir , ce soir même ! O ! monstres d'iniquité !.....

H 3

118 P A R I S S A U V E ,

Thomas , Jacques , Mairet , accourez , accourez tous Où êtes-vous ? appelez-les , appelez les tous . Eveillez-les Eveillez mes domestiques (*Alix sort.*) Il vous l'a dit !

H É L O Ï S E .

Oui.

M A I L L A R D .

Quand ?

H É L O Ï S E

A l'instant.

M A I L L A R D .

Le fils de Marcel ?

H É L O Ï S E .

Lui-même.

M A I L L A R D .

Où est-il ?

H É L O Ï S E .

Je l'ignore.

M A I L L A R D .

Et c'est son pere ?

H É L O Ï S E .

Son pere.

SCENE XIII.

LES MÊMES, plusieurs DOMESTIQUES.

MAILLARD.

O ! scélérats ! Apportez - moi mes armes , ma cuirasse , ma cotte de maille , ma hache La porte Saint-Antoine livrée au Roi de Navarre !

HÉLOÏSE.

Oui.

MAILLARD.

L'est-elle ?

HÉLOÏSE.

Je l'ignore.

MAILLARD.

A minuit ?

HÉLOÏSE.

A minuit.

H 4

M A I L L A R D .

Quelle heure est-il ?

A L I X .

Près de minuit.

H É L O Ï S E .

Il sonne Je l'entends Il est minuit , il est minuit Je les entends .

M A I L L A R D .

J'y cours Armez-vous , armez-moi . . . courons y .

(*Il jette son manteau .*)

H É L O Ï S E .

Ah ! mon pere , qu'allez-vous faire ! sauvez-vous .

M A I L L A R D .

Que je me sauve , quand Paris est en danger ! Quand des scélérats vont plonger leur poignard dans le sein des citoyens qui dorment sur la foi de ma vigilance ! C'est à travers ma poitrine que doivent passer les premiers coups . . . Courez , éveillez tous mes gens Frappez chez les voisins ; allumez des flambeaux Mon épée est sur ma

table. . . . Vous. . . . Eh, depuis quand savez-vous ce compiot ?

H É L O Ï S E.

A l'instant.

M A I L L A R D. (*Il s'arme.*)

Ah ! les scélérats !

H É L O Ï S E, *se jettant aux genoux de son pere.*

Ah ! mon pere, ayez pitié de votre fille ; ayez pitié de vous-même ; mettez vos jours en sûreté ! Que pouvez-vous opposer à leur troupe en furie ? Pourrez-vous briser le fer des lances que vous allez rencontrer ? Qui peut vous secourir ?

M A I L L A R D.

Dieu, qui m'entend, & qui ne souffrira pas que cent mille victimes malheureuses soient noyées dans leur sang. Ah ! mon Dieu ! je vous implore ! c'est un peuple innocent, c'est un peuple malheureux, qui est à présent plongé dans le sommeil. . . . (*Il met un genou a terre.*) Mon Dieu ! Mon Dieu, veillez pour lui ! . . . Etes vous prêts ? Partons. . . Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que puis-je vous demander ! (*Il paroît prier bas.*) Vous voyez nos maux, secourez-nous ! . . . Partons.

H É L O ï S E.

Mon pere. . . . Ah ! je me meurs !

M A I L L A R D.

Ma fille ! Ma fille ! (*Il fait un pas vers elle.*)
ayez en soin. Marchons.

F I N du quatrieme Aëe.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIRE LADDIT, ANDERSON, l'AGENT
ET UN AUTRE.

*Ces deux derniers sont armés : l'un porte
un flambeau.*

*(Deux hommes entrent l'épée à la main : quel-
qu'un leur crie : arrêtez , attendez : ils se
retournent , & s'arrêtent.)*

L A D D I T.

MA R C H E Z sans faire aucun bruit ; posez ce
flambeau derrière ces piliers. Voici la cham-
bre de Maillard.... Et vous m'assurez qu'il
est rentré.

A N D E R S O N.

Quand je vous dis que le tonnerre tombé
au milieu de nous tous , nous auroit moins
effrayés que n'a fait sa présence.

L A D D I T.

C'étoit à cet instant qu'il falloit ne pas hésiter , l'enlever , ou vous en défaire.

A N D E R S O N .

Je n'attendois pour cela qu'un signal du Prévôt.

L A D D I T.

Qui pouvoit l'arrêter ?

A N D E R S O N .

La présence de son fils.

L A D D I T.

Son fils ! Au reste il a bien fait ; tout étoit manqué. . . . Minuit est sonné par-tout.

A N D E R S O N .

Oui.

L A D D I T.

Je vais voir si le signal se donne : aussitôt je frapperai à sa porte : s'il ouvre , vous entrez après moi. Alors , qu'il se mette en défense ou non , frappez , & par les fenêtres précipitez-le dans la place. S'il ne répond pas , vous briserez sa porte. Retirez-vous en atten-

dant sous ces voûtes sombres qui conduisent
aux souterrains.... Mais j'entends du bruit.
Si c'est lui qui sort, suivez-le; & par-tout où
vous le joindrez donnez lui la mort.....
Ecoutez.... Non, non.... Aux premières
rumeurs, accourez.... Retirons-nous; on
vient.... J'entends.... Ciel, c'est sa fille !
Qui peut l'amener ici à cette heure ?

(*Ils sortent tous.*)

S C E N E II.

HÉLOÏSE, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

MADAME, où voulez-vous aller ?

HÉLOÏSE.

Les chercher, m'informer, voir quel est
le sort de mon père.

GENEVIEVE.

Eh ! madame, si vous aviez le malheur de
le trouver, vous ne feriez qu'augmenter son
danger.

HÉLOÏSE.

Va, cours à l'Hôtel du Prévôt ; examine

126 P A R I S S A U V É ,

tout ce qui s'y passe; demande, observe, vois si tout y est tranquille. Tu y porteras mon fils. Il n'est à l'instant de sûreté dans Paris, que dans la maison des scélérats.

G E N E V I E V E.

Madame, je ne vous quitterai point. Alix va revenir; elle vous dira ce qui se passe, & nous saurons....

H É L O Ï S E.

Que tout a péri: elle ne tarde que parce qu'ils l'ont tué.

G E N E V I E V E.

Vous vous faites de fausses terreurs: elle va rentrer.

H É L O Ï S E.

Non, non, & moi-même....

G E N E V I E V E.

Ah! madame, ne quittez pas ces lieux! Où pouvez-vous être mieux que dans l'Hôtel-de-Ville?

H É L O Ï S E.

N'est-ce pas ici qu'ils ont fait leurs complots! Ah! mon pere, où pouvez-vous être?

Ah ! que je suis malheureuse ! Je ne le verrai plus Infortuné Marcel !

G E N E V I E V E .

Ah ! Madame , je vous l'ai déjà dit , vous ne devez plus avoir aucun sujet de crainte ! Votre pere n'a t-il pas su le complot à l'instant même qu'ils parloient ! Il les aura joints. A l'aspect de Sire Maillard , le Prévôt s'aperçoit que tout est découvert ; il n'ose s'emparer des clefs , il n'ose faire entrer les ennemis. Votre pere est trop prudent pour lui faire sentir qu'il fait tout ; & vous allez les revoir , vous allez les revoir à l'instant.

H É L O Ï S E .

Je donnerois ma vie pour que cela fût.

G E N E V I E V E .

Ma compagne ne tarde même à revenir , que parce que tout se passe avec tranquillité. Le moindre bruit des armes l'auroit fait accourir ; & aussitôt La voici Eh ! bien , les as tu vus ?



S C E N E I I I.

HÉLOISE , GENEVIEVE ,

A L I X .

A L I X .

AH ! madame , la frayeur me coupe la voix ? Je les ai suivis autant que les chemins , la crainte & les ténèbres ont pu me le permettre. Je suis allée au de-là des murailles de l'ancienne clôture. Toute la ville m'a paru dans le plus grand calme. Mais , en revenant , j'ai entendu ouvrir des boutiques : on mettoit aux fenêtres des flambeaux que le vent éteignoit. Alors un bruit sourd de voix étouffées , de cris venus de loin , une rumeur plus forte s'est fait entendre vers l'Hôtel-des-Tournelles. J'ai précipitamment passé sur les bords de la rivière , de l'autre côté de l'eau , dans la Cité. J'ai vu le spectacle affreux d'une maison qui brûloit : les flammes s'étendoient au loin. A la lueur terrible de cet incendie , qu'un coup de vent a semblé porter vers nous , la rue entière m'a paru remplie de sang ; j'ai vu un cadavre étendu sur la terre.

HÉLOÏSE.

H É L O Ï S E.

Un cadavre ! Ciel ! As-tu remarqué ?

A L I X.

J'ai fui : alors j'ai vu courir vers moi des gens effrayés, qui sans doute étoient poursuivis. L'un d'eux a dit en jurant : il l'a tué : tout est perdu.

H É L O Ï S E.

C'est mon pere ! C'est lui sans doute. Allons y ; suivez-moi, j'y cours. Si mon fils. Ah ! Ciel !

GENEVIEVE, *qui s'est éloignée, & qui rentre avec précipitation.*

Madame. Madame, je viens de voir quelqu'un qui s'est approché à pas lents, & qui ensuite s'est retiré avec la plus grande vitesse. Qui pourroit-ce être ? Madame, rentrez : nous sommes ici seules ; des femmes, sans secours, nous devons appréhender.

H É L O Ï S E.

Ah ! ce n'est pas ici que sont mes craintes !

SCENE IV.

LES MÊMES, SIRE LADDIT.

A L I X.

MADAME, Madame c'est quelqu'un.

H É L O I S E.

Qui êtes vous? Ciel! Sire Laddit!

L A D D I T.

Ne craignez rien, Madame. N'est-ce pas là que demeure Maillard?

H É L O I S E.

Oui. Pourquoi?

L A D D I T.

Faites frapper chez lui, & que je puisse lui parler.

H É L O I S E.

Lui parler! Par quelle raison? Pourquoi, Sire Laddit, pourquoi demandez-vous mon pere?

L A D D I T.

Par ordre du Roi de Navarre.

H É L O Ï S E.

Il est donc dans Paris? Ah! malheureuse! Eh! dites-moi je vous prie, de quel lieu, de quel quartier de Paris venez-vous ici?

L A D D I T.

De l'Hôtel du Prévôt, où j'ai reçu l'ordre qui est adressé à Maillard.

S C E N E V.

LES MÊMES, LES HOMMES

de la fuite de LADDIT.

A N D E R S O N.

LE bruit se fait entendre; il redouble: ils sont entrés dans Paris. Dépêchons.

L A D D I T.

Attendez. . . . Faites, je vous prie, ouvrir la porte: il ne lui sera fait aucun mal.

H É L O Ï S E.

O Ciel! ce sont eux qui vous accompagnent; (*Ils ont des chaperons.*) & c'est vous qui le dites!

L A D D I T.

Vous ne le voulez pas ? (*aux assassins.*)
Frappez y , vous autres.

H É L O ï S E.

Mon pere n'est point ici , il n'y est pas ; &
sa chambre est ouverte.

L A D D I T.

Allez.

(*Les assassins sortent.*)

S C E N E VI.

H É L O I S E , L A D D I T.

L A D D I T.

MA D A M E , ne vous effrayez pas de ce
qui va se passer. J'ai appris du Prévôt les
nœuds qui vous attachent à son fils. Vous
n'avez rien à redouter , ni pour vos jours , ni
pour votre honneur.

H É L O ï S E

Sire Laddit , apprenez-moi quel sera le des-
tin de mon pere.

L A D D I T.

Vous le faurez. Il est des malheurs inévitables..... Mais la tranquillité qui vous attend.....

S C E N E V I I.

LES MÊMES, ANDERSON.

A N D E R S O N.

Nous avons cherché partout ; nous ne l'avons pas trouvé.

L A D D I T.

Il y est : courez de chambre en chambre, parcourez l'appartement ; voyez dans celui de sa fille.

H É L O Ï S E.

Ah ! Dieu ! Quoi ! vous iriez ! Attendez....

L A D D I T.

Il y est.... Elle est effrayée.

H É L O Ï S E , *fait un mouvement.*

L A D D I T.

Arrêtez, Madame.

(Anderson sort.)

S C E N E V I I I.

HÉLOÏSE, LADDIT.

H É L O Ï S E.

O Ciel ! Sire Laddit, ils vont ! Je vais les suivre.

L A D D I T.

Non, Madame, non ; restez ici : vous ne les suivrez pas. Si votre pere se met en défense, s'il arrive quelque malheur, épargnez-vous le spectacle de la violence qu'ils feront forcés d'employer.

(Héloïse a les yeux tournés avec effroi vers le lieu où sont les assassins : elle craint pour son fils, & écoute avec des mouvemens de douleur & de frémissement ce qui peut s'y passer. Laddit continue.)

Mais, Madame, ne portez point votre attention sur ce qui peut se passer ; épargnez-

vous la peine d'entendre.... Venez plutôt,
suivez-moi chez le Prévôt.

HÉLOÏSE.

Ah ! laissez-moi ! Il n'est pas coupable.

SCÈNE IX.

HÉLOÏSE, LADDIT, ANDERSON,

& autres.

ANDERSON.

Nous avons cherché partout : Maillard n'y
est point : nous n'avons trouvé qu'un enfant
qui dormoit.

HÉLOÏSE.

Ce n'est pas le mien ; c'est celui d'une fem-
me qui demeure ici.

LADDIT.

Retournez-y.

ANDERSON.

Il n'est pas , vous dis-je , un seul endroit
où nous n'ayons porté nos regards.

L A D D I T.

Il nous échapperoit ! O rage ! Dis-nous à l'instant où est Maillard ; ou ce poignard , enfoncé dans ton sein . . .

ALIX & GENEVIEVE , *couvrant*
Héloïse de leur corps.

Madame , ô Ciel !

H É L O I S E.

Frape. Crois-tu , barbare , qu'une fille indiquerait aux assassins de son pere le lieu de sa retraite ?

L A D D I T.

Il est donc ici : cherchez , cherchez encore Apportez-moi cet enfant.

H É L O I S E.

Cet enfant ! Ciel ! Non , non ; arrêtez ; écoutez , écoutez-moi Il n'y est pas Tremblez , scélérats ; mon pere sait tout ; il a su & vos projets & vos complots , aussitôt qu'ils ont été formés. C'est en ce lieu même , c'est ici qu'il l'ont été. Mon pere a volé au secours de Paris , menacé par vos pareils , je peux trahir son secret : il ne l'est plus à présent. Il a rassemblé sous ses ordres un corps

nombreux de citoyens & de troupes armées pour la défense de la ville. (Les cloches , le tocsin ! Le tocsin !) Entendez-vous le tocsin ? (*On entend sonner le tocsin.*) Tout est en armes à présent dans Paris. Courez : il est à présent à la porte Saint-Antoine , que vous devez livrer.

L A D D I T.

Seroit-il vrai ?

A N D E R S O N.

O Ciel ! il seroit vrai ! Allons voir.

H É L O I S E.

Allez , allez l'y chercher ; osez vous présenter devant lui ; allez recevoir de sa main la mort que vous méritez Mais non , non ; fuyez , fuyez ; évitez par la fuite le supplice qui vous attend Et toi , digne Agent du Prince cruel qui t'envoie , voilà donc le but des caresses dont je t'ai vu accabler mon pere !

L A D D I T.

O fureur ! Eh ! de qui dites-vous qu'il a appris !

H É L O Ï S E.

De moi.

138 P A R I S S A U V É ,

ANDERSON , & les autres assassins.

Sauvez-vous , fauvez-vous , Sire Laddit.

H É L O Ï S E.

Ciel ! le voici , mon pere !

(Elle se range à côté de lui. Les assassins
fuient en repassant sur la scene. Laddit reste ,
& remet son poignard dans le fourreau.)

x

S C E N E X.

HÉLOISE , LADDIT , MAILLARD ,

accompagné de gens armés , &c.

M A I L L A R D.

QUE vois-je ! Courez après ces gens là . . .
Laddit ! Arrêtez-moi cet homme. (Le mon-
trant , puis parlant à lui-même.) Que fais-tu
ici ?

(Une partie des gens armés se détache & en-
toure Laddit.)

L A D D I T.

Par ordre du Prévôt. . . .

M A I L L A R D.

Va le voir entre les mains du peuple qui déchire ses entrailles.

L A D D I T.

Quoi ! Marcel !

M A I L L A R D.

Oui ; exécuter de l'infâme complot que ta méchanceté a conduit ; il étoit près de faire entrer dans la ville les troupes de ton maître ; cette hache l'a étendu à mes pieds,

L A D D I T.

Il est mort !

M A I L L A R D.

Je l'ai vu , le perfide , se rouler dans son sang , arracher la terre , qu'il déchiroit avec ses ongles , & mordre de rage les clefs de la ville , qu'il tenoit encore à sa main : supplice trop doux , mort trop prompte pour un François traître à son Roi & à sa patrie. Pour toi , l'échaffaud t'attend . . . Qu'on le descende dans les prisons.

L A D D I T.

Je suis envoyé par le Roi de Navarre : respecte le droit des gens.

MAILLARD.

Qui le viole y renonce. Va joindre les scélérats que j'ai fait arrêter.

L A D D I T.

O Ciel !

(*On l'emmene.*)

S C E N E X I.

MAILLARD, HÉLOÏSE,

& suite.

H É L O Ï S E.

A H ! mon pere !

M A I L L A R D.

Oui , ma fille.... Oui , ma fille.... A t-on éveillé les Magistrats ? A t-on envoyé un courier vers le Dauphin ? Amenez-moi des chevaux : je vais faire le tour des remparts.... Oui , ma fille.... Paris te doit son salut. Retire toi , calme tes craintes , va prendre du repos.

H É L O Ï S E.

Eh ! son fils ?

M A I L L A R D.

Remercie le ciel de ce qu'il a daigné te choisir pour révéler le complot le plus affreux que l'enfer pût inventer.

H É L O Ï S E.

Hélas ! c'est le fils de Marcel qui m'a dit de vous l'apprendre !

M A I L L A R D.

Ma fille , sois citoyenne ; que ton cœur ne soit sensible qu'à la joie de nous revoir. Est-il un chagrin que ne doive apaiser la consolation de penser à la grandeur du service que tu as rendu à l'Etat ? Sans toi , ma fille , sans toi , à l'instant où je te parle , la plus infâme populace plongeroit les mains dans le sang des citoyens ; ils égorgeroient les peres de famille entre les bras de leurs femmes , les enfans sur le sein de leur mere ; ils livreroient cette malheureuse ville à toutes les horreurs de la plus affreuse désolation.... Le Ciel t'a fait naître , ma fille , le Ciel t'a fait naître pour le salut de ta patrie. Jouïs de ta félicité ; que rien ne la trouble.... On m'apporteroit à tes yeux , on m'apporteroit mourant des coups que j'aurois reçus dans cette glorieuse occasion ; j'emploierois mes derniers momens à t'embrasser , à te remercier , à te baigner

142 P A R I S S A U V É,
des larmes de joie que je ressens du service
que tu viens de rendre à ta patrie.

H É L O Ï S E.

C'est à son fils que nous devons ce bonheur.

M A I L L A R D.

Que l'éternité soit sa récompense !

H É L O Ï S E.

L'éternité ! Dieux ! L'éternité ! Que dites-vous , mon pere !

S C E N E X I I.

MAILLARD, HÉLOÏSE, FELIX,
suite.

H É L O Ï S E.

AH ! Felix , ne me le cachez pas !
Vous pleurez ! Votre ami est mort ?

F E L I X.

Non , il respire.

M A I L L A R D.

L'infortuné ! Il a vu tomber son pere ; il s'est jeté sur lui , pour le couvrir de son corps , ou pour le secourir. Malheureux tu m'as trahi , s'est écrié ce monstre ; & il lui a plongé son poignard dans le sein.

H É L O Ï S E.

Ah ! Ciel !

M A I L L A R D.

Horrible effet de la rage d'un scélérat qui se voit arracher le succès de son crime !

H É L O Ï S E.

Malheureuse que je suis !

M A I L L A R D.

Console-toi , ma fille ; jamais le fils d'un tel pere n'auroit été mon gendre.

H É L O Ï S E.

Il étoit mon mari.

M A I L L A R D.

Votre mari !

F E L I X.

On l'apporte . . . Ah ! mon ami !

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCEL fils,

(Il a dans le corps le poignard de son pere : on
en voit la garde.)

H É L O ï S E.

A H ! Marcel ! ah ! mon cher époux ?

M A R C E L fils.

Ah ! Héroïse ! Maillard , j'ai dit
J'ai dit qu'on m'apportât ici Je n'ai pas
voulu qu'on m'arrachât ce fer qui me perce
les flancs , avant que Ah ! que je souf-
fre ! Héroïse , mon Héroïse , retirez-
vous Maillard , j'ai mérité mon sort : j'ai
trompé votre fille Elle étoit ma femme :
elle a cru Ah ! Ciel !

H É L O ï S E.

Ah ! Dieux !

M A R C E L fils.

Elle a cru en m'épousant , obéir à vos
ordres.

MAILLARD.

MAILLARD.

Mon fils, je te pardonne : c'est par toi que Paris est sauvé.

MARCEL fils.

Et que mon pere est mort. Maillard, approuvez notre mariage : que je meure avec la consolation d'avoir obtenu votre aveu.

MAILLARD.

Je l'approuve, mon fils, mon cher fils ; je prends le Ciel à témoin de la sincérité de mon cœur. . . . Vivez, vivez ! Courez promptement, courez chercher tous les secours. . . .

MARCEL fils.

Ils sont inutiles : la mort va me dérober à la honte des projets de mon pere.

HÉLOÏSE.

Ah ! Marcel, c'est moi, c'est moi qui suis la cause de ta mort !

MARCEL fils.

Non ; tu as fait ton devoir. Adieu, mon Héloïse. Nous avons un fils ; conserve toi pour lui : Maillard, soyez son pere, & pardonnez au sien. (à Felix.) Adieu, mon ami ; adieu, mon Héloïse ; retirez-vous. . . Ce fer me brûle. . . épargnez-vous la douleur de voir. . . .

K

H É L O Ï S E .

Que je te quitte ! Non, non ; mon bonheur est de mourir avec toi.

M A R C E L fils.

Que je voie mon fils Allez , allez le chercher , Héroïse.

(Héroïse fait un mouvement pour sortir.)

M A R C E L fils.

Maillard , ce fer *(Il l'arrache.)* Ah ! Ah ! mon Dieu !

(Héroïse revient au cri de son mari. Felix se jette au-devant d'elle.)

F E L I X , à Héroïse.

Il n'est plus !

(Elle se trouve mal.)

M A I L L A R D .

Que le Ciel , indulgent pour ses fautes , ne voie que ses vertus ! Conduisez ma fille chez elle : portez son mari chez moi Qu'entens-je ?

U N C I T O Y E N .

C'est le peuple qui vient voir son libérateur.

SCENE XIV.

MAILLARD, SUITE, UN
CITOYEN.

(On emmene Héloïse ; on emporte Marcel. Ils,
Il entre des citoyens de différents ordres, qui
se jettent aux pieds de Maillard)

SCENE XV & dernière.

MAILLARD, groupe de CITOYENS.

MAILLARD.

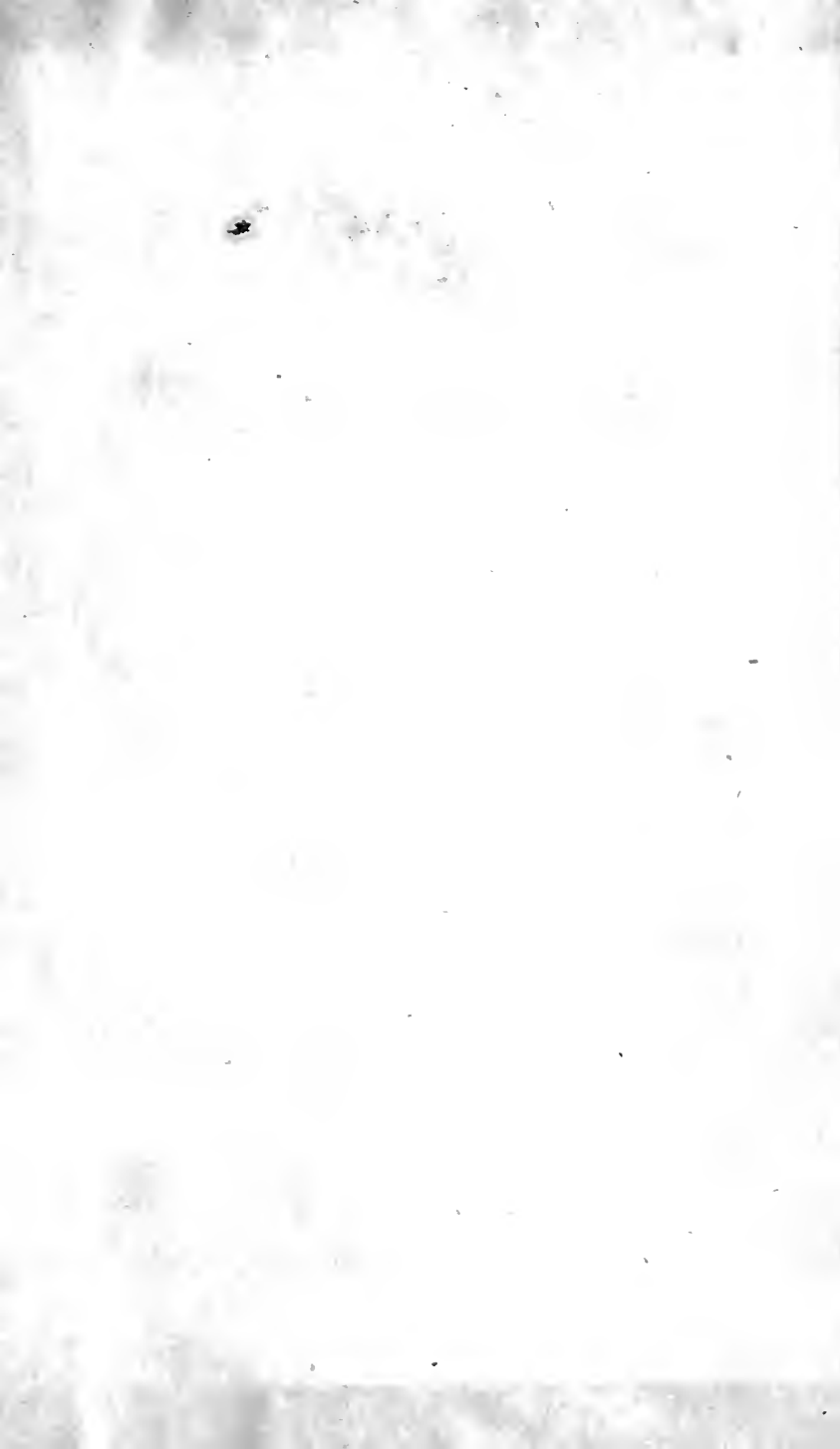
OUI, citoyens, je vous ai sauvé la vie au péril de la mienne. Faites pour le Roi, faites pour l'Etat ce que j'ai fait pour vous. Que cette ville soit toujours la première du Royaume par sa fidélité, comme elle l'est par sa puissance ! Il étoit mon parent, il étoit mon ami, & je l'ai tué. Puisse périr ainsi tout perfide qui voudra troubler la tranquillité de la France ; & plaise au Ciel que, sous des régnes fortunés & paisibles, les siècles à venir ne connoissent jamais de pareilles alarmes !

FIN du cinquieme & dernier Acte.

Lu & approuvé pour l'impression. A Paris le 7 Aout 1788. SUARD.

Vu l'approbation permis d'imprimer, à Paris ce 8 Aout 1788. DE CROISNE.





5-26
S. 100

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara

STACK COLLECTION

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 878 178 3

